

L'Esprit des journaux : un périodique européen au XVIII^e siècle

Actes du colloque « Diffusion et transferts de la
modernité dans l'*Esprit des journaux* » organisé
par le Groupe d'étude du XVIII^e siècle
de l'Université de Liège
(16-17 février 2009)

Édités par Daniel Droixhe
avec la collaboration de Muriel Collart

LE CRI

ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE
ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES



LE CRI ÉDITION
Rue Victor Greyson 1
1050 Bruxelles - Belgique
Tél. 32 (0)2 646 65 33
Fax 32 (0)2 646 66 07
www.lecri.be

Distributions exclusives

France

Casteilla, 10 Rue Léon Foucault, F-78180 Montigny-Le-Bretonneux
Tél. 33 (0)1 30 14 19 30, Fax 33 (0)1 34 60 31 32
Diffusion C.E.D. France, 73 Quai Deshayes, F-94200 Ivry-sur-Seine
Tél. 33 (0)1 46 58 38 40, Fax 33 (0)1 46 71 25 59

Belgique

Interforum Benelux, Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre
Tél. 32 (0)10 42 03 20, Fax 32 (0)10 41 20 24
Le Cri, Rue Victor Greyson 1, B-1050 Bruxelles
Tél. 32 (0)2 646 65 33, Fax 32 (0)2 646 66 07

Library of Congress Cataloging-in-Publication Data

L'Esprit des journaux : un périodique européen au XVIII^e siècle /
éd. par Daniel Droixhe.

p. cm.

Inclut des références bibliographiques et un index.

1. Presse — Europe — 18^e siècle.

ISBN 978-2-8710-6516-6
D/2009/3257/25

Imprimé en Belgique.

Copyright © 2009 Le Cri édition
Tous droits de reproduction, par quelque procédé que ce soit, d'adaptation ou
de traduction, réservés pour tous pays.

Une certaine idée du bonheur

DANIEL DROIXHE (LIÈGE)

Dans le kaléidoscope de la culture des Lumières que représente *l'Esprit des journaux*, un certain nombre de repères nous sont nécessaires pour apprécier le poids historique et la modernité de ce que diffusa le périodique né à Liège en 1772, notamment en matière d'échanges internationaux¹. Il conviendrait donc, dans l'idéal, de nous redemander en guise d'introduction : quel fil rouge nous guiderait à travers l'héritage des Lumières ? Quelles idées sont demeurées familières à l'homme moyen d'aujourd'hui, au moins au titre de revendication contre les mouvements contraires de l'histoire ? Quel nouveau type d'hommes — de « pierres vives », comme disait Rabelais — le XVIII^e siècle a-t-il construit, dont on aperçoive l'avènement dans les centaines de comptes rendus et d'annonces de livres nouveaux que renferme la collection de *l'Esprit des journaux* ?

Pas moyen d'échapper ici à quelques banalités. Le XVIII^e siècle ? Mais n'est-ce pas, d'abord, la Révolution ? L'invention des Lumières n'est-elle pas pour l'essentiel inscrite, en lettres tremblées et souvent ambiguës, il est vrai, dans la devise de la République française : « Liberté, égalité, fraternité » ? « Ô Liberté, que de crimes on commet en ton nom ! », écrivait déjà Madame Roland. Les excès et dérives d'un certain libéralisme nous le rappellent tous les jours. Sans doute

les Lumières se définissent-elles plus précisément et plus « réactivement » — comment on dit aujourd'hui — par le kaléidoscope des droits de l'homme. Thomas Paine, dont on fête cette année le deux centième anniversaire de la disparition, rassembla les conquêtes intellectuelles du siècle en 1791 sous le titre de *Rights of Man*. Mais on sait que ceci ne suffit pas à le mettre à l'abri du regard acéré de Robespierre et sa vision du changement fut quelque peu modifiée dans son *Age of Reason*, publié après la Terreur.

Porte-parole par excellence de ces droits, Voltaire fut parfois en discrédit auprès des intellectuels, en tant que point de fixation d'une « mode récente de dénigrement du siècle des Lumières² ». Mais il fait régulièrement son retour sur la scène des débats concernant la tolérance ou le respect de l'autre, y compris pour être contesté. Ph. Val a mis sous son drapeau, dans *Reviens, Voltaire, ils sont devenus fous*, le travail critique justifiant la fidélité à un combat contre toute forme de fanatisme, de racisme et d'exclusion, à travers l'obstinée séparation de l'État et de l'Église³.

D'autres historiens ont situé la conquête essentielle des Lumières dans la théorisation de l'idée de progrès, notamment chez Turgot et Condorcet. On voudrait privilégier ici une exigence ou une espérance peut-être supérieure : celle qu'a étudiée R. Mauzi quand il montrait dans l'idée de bonheur l'invention décisive du siècle. La formule, bien sûr, doit être modulée⁴. Quelle époque n'a pas produit, depuis l'Antiquité, une philosophie, un mouvement d'idées visant la recherche du bonheur ? Dès les débuts de la pensée, souligne P. Veyne, « le bonheur antique n'est pas celui dont parlent les Modernes », car il couronne d'abord une réussite de vie, une excellence publiquement reconnue, etc.⁵. Mais si le bonheur devenait ainsi « un problème philosophique public », celui-ci ne comportait évidemment rien de la dimension sociale que vont apporter les « Modernes ». Le *carpe diem* des poètes de la Renaissance, la « promptitude à jouir » de Montaigne, l'idéal casanier de Pascal, l'« économie des appétits » de Saint-Évremond, la recherche de l'équilibre entre nature et raison, chez Spinoza, par la connaissance et la maîtrise de nos désirs : autant de conceptions du bonheur centrées sur la satisfaction personnelle.

Il appartiendra aux Lumières de développer l'idée d'une véritable « politique du bonheur » visant la collectivité autant que l'individu. De cette « invention » témoignent déjà les titres de quelques-uns des ouvrages dont rend compte l'*Esprit des journaux : Des causes du bonheur public* de l'abbé Gros de Besplas (1774), *De la félicité publique* du marquis de Chastellux (1772, réimprimé avec modifications en 1776 par la Société typographique de Bouillon), *Combien le respect des mœurs contribue au bonheur des États* de Jacques-Vincent Delacroix (1776), à côté de l'*Essai sur le bonheur* de l'abbé de Gourcy (1777) ou de l'*Essai sur les moyens de rendre les facultés de l'homme plus utiles à son bonheur* de John Gregory (1776)⁶.

Arrêtons-nous un instant à l'ouvrage de Delacroix, moins en raison de son appel général à un comportement plus « vertueux » de la part de ceux qui sont en charge de « la prospérité de la patrie », que parce qu'il permet de signaler d'emblée une particularité trop peu connue de l'*Esprit des journaux*. Celui-ci se présenta dès le premier numéro comme une chambre d'écho de ce que fournissait Jean-François de La Harpe au *Mercure de France* puis au *Journal de politique et de littérature*. La liste des reproductions intégrales ou des références partielles aux comptes rendus du célèbre auteur a été établie par Chr. Todd⁷. Plusieurs des recensions citées dans les articles qui suivent lui sont dues, même si elles ne portent pas sa signature.

Un ouvrage d'une tout autre réputation, arc-bouté à la mutation philosophique la plus considérable du XVIII^e siècle, domine cependant tous ces titres dans sa simplicité : *Le bonheur* de Claude-Adrien Helvétius, *poème en six chants*, dont l'*Esprit des journaux* traite également dans une de ses premières livraisons⁸.

Plongé dans les ennuis, l'homme, disais-je un jour,
Est-il donc au malheur, condamné sans retour ?
Quels vents impétueux, ô puissante sagesse !
De l'île du bonheur me repoussent sans cesse ?

Ainsi commence la quête versifiée de la véritable félicité, à travers les mirages de la « fausse espérance » et « les songes consolants », qui ne

calment qu'un temps « le trouble des sens ». « Est-ce dans les plaisirs, les biens ou la grandeur / Que l'homme doit poursuivre et trouver le bonheur ? » On attend de l'*Esprit des journaux* qu'il donne pour le moins une idée de cette recherche. Mais son compte rendu, qui ne cite en référence aucune autre recension susceptible de l'avoir inspiré⁹, se borne à présenter un aperçu biographique de la vie d'Helvétius. Serait-ce déjà là une illustration de la manière de travailler, quelque peu cavalière, pour ne pas dire trompeuse, qui caractérise un journal « voleur et compilateur » ? La réponse de Jean-Jacques Tutot et de ses collaborateurs — Coster, Outin, Lignac ? on ne sait¹⁰ — pourrait être celle-ci : après tout, l'existence du philosophe des traités *De l'esprit* et *De l'homme*, si étroitement chevillée au quotidien du groupe des Encyclopédistes, peut concentrer en elle l'idéal même, la substance des espoirs du siècle.

Considérant l'article de l'*Esprit des journaux* sur le *Bonheur* d'Helvétius, avec d'autres références à Voltaire ou Montesquieu, J. Proud conclura que si l'on trouve un « élément pro-philosophique clairement perceptible » dans le « contenu idéologique de 1772¹¹ », on n'y relève cependant pas de ces « traits ouvertement polémiques qui sont si visibles dans de nombreux périodiques contemporains ». Ainsi, il n'y a pas de raison suffisante « pour qualifier le journal de “ revue consacrée à la propagande philosophique ”, ainsi que l'a fait un historien » — celui-ci étant H. Pirenne dans son *Histoire de Belgique*¹². « Quand des sources rivales ont été utilisées, les articles particuliers qui sont choisis ne se présentent pas comme représentatifs des partis pris de ces publications, et dès lors, aucun élément de conflit ou de dissension n'est apparent. » En fait, bien souvent, « il est impossible de distinguer quels éléments sont pris de telle ou telle source particulière », ce qui rend la lecture de ces amalgames de comptes rendus, du point de vue philosophico-idéologique, « quelque peu décevante ».

Revenons à la biographie d'Helvétius. Celui-ci, nous dit le journal, « avait reçu de la nature la beauté, la santé et le génie ». Tant qu'à être favorisé par la fortune, il reçut également la richesse et, encore jeune, exerça la fonction de fermier-général — une charge située entre banque et fiscalité. Mais ce golden boy tint d'emblée, précise-t-on, à

se démarquer de l'image attachée à ceux que le marquis de Mirabeau appelait les « vampires » de la finance. « Nulle part il ne se fit une loi de donner toujours raison aux Préposés de la Ferme, et toujours tort au peuple. Il ne voulait point recevoir l'argent des confiscations ; et souvent il dédommagea le malheureux ruiné par les vexations des employés. » N'étant « pas plus fait pour la Cour que pour la Finance », il se retira sur sa terre de Voré, où il n'était occupé « que de ses ouvrages, du bonheur de ses vassaux et de celui de Madame Helvétius ». Mais « il s'était préparé depuis longtemps une autre source de bonheur ». Un gentilhomme qui lui payait une redevance lui ayant fait l'aveu qu'il ne pouvait s'en acquitter, Helvétius « lui donne une quittance générale, l'embrasse, lui parle avec l'intérêt le plus noble et le plus tendre, et lui fait accepter une pension de mille livres pour élever ses enfants ».

Les traits de bienfaisance s'enchaînent dès lors sans surprise dans la légende dorée.

Si ses fermiers essayaient quelque perte, si l'année n'était pas féconde, il leur faisait d'abord des remises, et souvent leur donnait de l'argent. Il avait fixé dans ses terres un chirurgien, homme de mérite. Il avait établi une pharmacie bien fournie de tout, et dont les remèdes étaient distribués à tous ceux qui en avaient besoin. Dès qu'un paysan tombait malade, il recevait de la viande, du vin, et tout ce qui convenait à son état. (...) Il excitait le travail dans toutes ses terres ; et il voulait exciter l'industrie à Voré, parce qu'elle pouvait seule donner aux habitants une aisance que leur refuse la stérilité du terrain. Il y établit une manufacture de bas au métier qui fait de jour en jour de nouveaux progrès.

Pour qui a parcouru quelques périodiques du XVIII^e siècle, la masse d'articles mettant en évidence l'imbrication des perspectives industrielles et des initiatives philanthropiques ne peut être une surprise. Les unes et les autres se lisent dans les panégyriques de Louis XV, dit « le Bien Aimé », sur le socle de la statue de Stanislas à Nancy ou dans les commémorations du règne de notre prince-évêque Velbruck,

fondateur de la Société Libre d'Émulation, de l'École de dessin pour les arts mécaniques, etc. « Il n'y a point de livres plus à la mode dans ce siècle », lit-on dans l'*Esprit des journaux*, « que ceux qui roulent sur des matières d'économie... ». Ceci est illustré par un ouvrage italien.

Se référant aux *Effemeridi di Roma* et au *Giornale enciclopedico di Liegi*, l'*Esprit des journaux* publie en juin 1777 un compte rendu du *Saggio di economia civile* du comte Donaudi delle Mallere¹³. Le livre se recommande en ce qu'il traite « de la partie de l'administration la plus solide et en même temps la moins brillante, puisqu'elle a pour unique objet le bonheur de la société qui s'opère toujours sans éclat ». Une préoccupation dominante, typique de l'économie politique des Lumières, concerne le degré de population, c'est-à-dire « la multiplication des hommes réunis en société », qu'une administration éclairée a la charge de favoriser. Sont envisagées des mesures d'incitation. « D'abord lorsqu'on veut augmenter le nombre des hommes, il faut commencer par procurer à ceux qui existent, une subsistance aisée. C'est une condition nécessaire... » S'y ajouteront : « des avantages particuliers accordés aux pères de famille sur les célibataires » — les allocations familiales — ; une politique tendant à « faciliter les mariages, soit par des grâces et des exemptions pour ceux qui se marient, soit par des secours sagement administrés aux indigents, aux malades, aux veuves et aux orphelins » — quelque chose comme un salaire minimum d'aide sociale — ; la mise en culture des « terrains infructueux » et leur division en « propriétés », « pour autant que la justice le permet » — un partage des terres qui, même relatif, constituait pour l'époque un objet de provocation. Tout ceci nous ramènerait également à Paine et à son *Agrarian Justice*, où l'on a parfois vu l'amorce du Revenu Minimum d'Insertion.

Une inflexion « collectiviste » se lit également dans l'énumération des « moyens nécessaires ou utiles pour faire fleurir l'Agriculture ». Une heureuse gouvernance associera, selon le comte, « la division des propriétés dont il a déjà exposé les avantages par rapport à la population » ainsi que « le partage des fruits entre les propriétaires et les colons, au lieu d'un salaire fixé pour ceux-ci ». Il s'agira aussi de « maintenir le prix des grains » par « l'interposition d'une police

éclairée et bienfaisante ». Celle-ci, note l'*Esprit des journaux* à propos de l'ouvrage de Donaudi delle Mallere, constitue « la seule exception qu'il propose à la liberté générale du commerce ». D'un côté, cette dernière dessine une perspective de bien-être général qui ne peut que séduire (avant d'éblouir). La route est tracée : il faut « favoriser les manufactures nationales », « accorder des privilèges exclusifs », « mettre des droits un peu forts sur les produits des manufactures étrangères ». « Tout ce qui peut arrêter l'industrie ou éteindre l'émulation, est nuisible et dangereux. » Cependant, « l'administration ne saurait être ni trop vigilante pour observer, ni trop circonspecte pour agir », quand il s'agit d'« établissements qui procurent du travail aux habitants d'un État ». S'il « est juste et naturel de les favoriser », « en accordant des récompenses à l'industrie des fabricants », « il est aussi essentiel, pour le bien même de ces derniers, de s'assurer par des examens, de leur habileté... ». En d'autres termes, que les dirigeants d'entreprise méritent par leur qualification les « récompenses » financières que leur octroient les pouvoirs publics.

Dans le même esprit, « comme il n'y a point de genre de manufacture où le dessin ne soit très utile, M. Donaudi veut qu'on établisse des écoles de cet art pour les jeunes apprentis ». S'il s'agit d'extraire « les divers fossiles, tels que les terres argileuses et autres, les pierres, les sels, le soufre, etc. », le rêveur réformiste entend que chacun profite de cette économie régulée. « Il veut qu'il soit libre à celui qui a découvert une mine, de l'exploiter à sa volonté après en avoir obtenu la permission, et avoir acquitté les droits royaux » — les taxes normalement dues à l'État. Comment passer ici sous silence les limites, voire les impasses d'une politique économique dont les générations ultérieures éprouveront la stricte application ?

Que l'entreprise collective, exigeant la participation de tous, prenne éventuellement un caractère autoritaire, sinon totalitaire, qui s'en étonnerait ? Les meilleurs esprits réformateurs du XVIII^e siècle — songeons à notre chevalier de Heusy, philosophe liégeois¹⁴ — n'imaginaient guère d'autre réponse au paupérisme que la création d'un « hôpital-général » qui mettrait les indigents au service de l'entreprise. Pour le comte Donaudi, résumé par l'*Esprit des journaux*, « c'est encore

une bonne politique de joindre tous les enfants trouvés à la classe des agriculteurs, et de détruire cette classe oisive de mendiants qui tirent sans cesse de la société sans rien lui rendre, et qui consomment aux dépens des travailleurs ».

La question agricole s'annonce prioritaire dans la préoccupation économique-philosophique des Lumières. Aussi occupe-t-elle une grande place dans le périodique liégeois. Le brassage international des théories et des propositions est large : celles-ci sont avancées par les Britanniques William Donaldson (1775)¹⁵ et James Anderson (1777)¹⁶, par Johan Gottskalk Wallerius (1774)¹⁷ et Hans Caspar Hirzel (1784)¹⁸, pour le domaine germanique, etc. S'éloigne-t-on du « philosophisme » en parcourant avec eux sillons et labours ? Ce serait ignorer le fait qu'on attribue à d'Holbach la traduction française de *l'Agriculture réduite à ses vrais principes* de Wallerius¹⁹ ? Hirzel ne collabore-t-il pas à la diffusion largement européenne d'un autre auteur suisse ? Il a préfacé *l'Avis au peuple sur sa santé* de Samuel Tissot, qui brosse un saisissant tableau de la misère paysanne ; il a aussi traduit en allemand son *Traité sur la petite vérole*²⁰.

L'agriculture occupe effectivement une place remarquable au palmarès, établi par J. Proud, des « Mots-clés les plus souvent utilisés dans la base de données », c'est-à-dire pour les livraisons des années 1772, 1780, 1789 et 1790 de *l'Esprit des journaux*. Son score s'élève à 127 points. Mais sans doute faut-il tenir compte des résultats de référence qu'obtiennent des secteurs connexes comme ceux rangés sous la rubrique « économie rurale », « physiocratie », etc.²¹. Celle de l'« économie » n'obtiendrait que 30 points, mais là aussi, il convient probablement d'ajouter ceux enregistrés pour le « commerce » (37), les « inventions » (26), les « machines » (12), les « matériaux de construction », etc. Faut-il insister sur la place qu'occupe dans notre périodique, du seul point de vue littéraire, la figure de l'artisan, du travailleur « mécanique », du commerçant ? Prenons pour l'illustrer un des auteurs dramatiques les plus présents dans les premières années du journal.

Sébastien Mercier s'affirme sans surprise comme le peintre du peuple revendiquant sa dignité et ses droits. Il « a déjà publié beaucoup de drames », apprécie *l'Esprit des journaux* de mars 1776, à propos

de sa *Brouette du vinaigrier*, « et tous ont le mérite de toucher, d'attendrir, et de présenter les plus beaux exemples de vertus et de bienfaisance²² ». Toute la lyre... Le périodique emprunte au *Journal encyclopédique* le résumé de ce drame en trois actes. Monsieur Jullefort, animé de la plus « basse avarice », veut épouser une femme richement dotée. Telle est, en principe, la fille du négociant Delomer, qu'il courtise et pour laquelle le fils du vinaigrier Dominique éprouve un vif penchant. La faillite du marchand détourne Jullefort de celle qu'il convoitait, révélant son vrai visage. Dominique sauvera Delomer en lui apportant « 3 778 louis d'or en rouleaux bien comptés », fruit d'un inlassable travail. La scène au cours de laquelle le vinaigrier apparaissait « en bonnet de laine et en veste rouge », poussant « un petit baril sur une brouette », déclenchait, rapporte le *Mercur de France*, un tonnerre d'applaudissements et un déluge de larmes.

Il est vrai qu'une certaine presse s'accorde à regretter un « ton de familiarité » qui paraît déplacé à la scène. On fait la moue devant un personnage principal auquel il « échappe souvent des choses trop triviales ». « M. Mercier a raison, dit M. Linguet » — dans le *Journal de politique et de littérature*, dont la direction allait bientôt lui échapper au profit de La Harpe — « de croire que le talent de l'auteur dramatique consiste dans l'imitation de la nature ; mais tout ce qui est dans la nature n'est pas pour cela digne du pinceau de l'imitateur ». L'auteur n'ignore rien de ces reproches. Il se défend dans la préface « de l'espèce de bassesse que quelques critiques pourraient trouver à la nature de son sujet » (*Journal encyclopédique*). On ne s'étonnera donc pas que l'on accole à Mercier un adjectif définissant bien la nouvelle perspective dans laquelle s'inscrit son théâtre : il tranche par « ses qualités sociales ».

Ainsi se caractérise une entreprise littéraire mettant en évidence, à travers la représentation du monde du travail, l'ébranlement d'un ordre ancien. Quand le vinaigrier sollicite pour son fils la main d'une fille d'une classe plus élevée, il bouscule le système des unions qui constitue un des ciments de la hiérarchie traditionnelle. Il revendique la légitimité d'un mariage que l'on aurait, en d'autres temps, « regardé comme la plus monstrueuse des alliances ». Plus crûment, il montre « que l'orgueil des rangs, si haut, si intraitable dans ses discours, sait

s'humaniser à propos, et qu'il ne s'agit au fond que des conditions pécuniaires ». « Voilà donc », s'écriera le vinaigrier, « ma brouette anoblée... ». « La poule aux œufs d'or, si elle existait, pondrait fièrement sur le trône des Rois. Me voilà donc réconcilié avec le bon goût. »

Notre périodique se fait aussi l'écho des critiques remâchées par Fréron dans l'*Année littéraire*. Celui-ci

conseille à M. Mercier de mettre sur le théâtre tous les corps de métier dont Paris abonde, et de nous donner, en drames bien relevés et bien pathétiques, le *Sac du charbonnier*, l'*Auge du maçon*, la *Tasse du quinze-vingt*, le *Chaudron de la vendeuse de châtaignes*, la *Chauferette de la marchande de pommes*, ... la *Hotte du crocheteur*, la *Sellette du décrotteur*, etc. etc. etc.

On voit comment la revue des petits métiers s'achève symboliquement dans la gadoue de la société. Mais sur la scène, c'est le peuple qui triomphe par les applaudissements du public. Ce que Fréron appelle le « genre ridicule », radicalisation du « drame bourgeois » de Diderot, est « donné avec succès sur plusieurs théâtres de province ». La *Brouette du vinaigrier* « a même été traduite en allemand et représentée à Vienne ».

La valorisation du travail manuel réservé aux plus humbles s'exprime ici sur le plan financier, par l'échange quelque peu symbolique entre un pactole et la promotion sociale. Mais que vaut l'égalité *de facto* dans un système qui consacre en droit son contraire et qui, dans un autre ordre de faits, se targue éventuellement d'insulter la masse des sujets par les privilèges qu'il accorde ? En mai 1775, l'*Esprit des journaux* rend compte d'un autre drame de Mercier, le *Juge*²³. « Le nœud de cette pièce », annonce le journal, « est fort simple ».

Il s'agit d'une maison de paysan et de quelques arpents de terre situés dans la seigneurie de Monrevel, et revendiquée par le seigneur de ce nom. Le paysan nommé Girau n'a point de titre écrit : mais il allègue une possession de deux cents ans, qui est un assez bon titre ; et d'ailleurs sa propriété se trouve reconnue par d'anciens terriers de la seigneurie. Le procès est donc évidemment injuste...

Animé d'une « prodigieuse envie de ce terrain situé au bout de son parc, vis-à-vis de son château », le comte affronte donc en justice un paysan non moins « obstiné à le garder ». L'intendance intervient bien sûr en faveur du noble. « On a commencé par saisir les terres du paysan et par abattre sa maison... » Le juge voudrait rendre une sentence équitable, mais il « doit tout au comte », qui le menace de « le réduire dans l'indigence ». Les journalistes regrettent certaines invraisemblances de la pièce ainsi que le traitement caricatural du comte de Monrevel, présenté comme « un fou furieux dont le rôle n'est pas soutenable », comme « un tyran exécration et ridicule ». Mais ils doivent bien convenir que le personnage, tel quel, égaré par un sens de la propriété qui « produit des atrocités », « révolte absolument ».

En considérant le compte rendu de ce drame, on ne peut s'empêcher de songer aux procès qui opposèrent régulièrement au pays de Liège, dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, la bourgeoisie à talents ou certaines communautés villageoises à des seigneurs prétendant faire valoir des privilèges médiévaux. Comment le « citain » liégeois qu'on invitait à lire la pièce de Mercier n'aurait-il pas eu en tête l'affaire dite des *Disciples de Laverne*, du nom d'une brochure parue en 1765. Celle-ci racontait de quelle manière le « négociant et bourgeois » Jean-Joseph Coster, de Dinant, avait été arnaqué par un prétendu chevalier Stapleton dont les agissements frauduleux étaient béatement couverts par le bourgmestre Dupont de Weve. On se moquait — assez crûment, dans des termes que la bienséance réproche — d'un mayer qui suivait comme son ombre, la queue entre les jambes, un homme se réclamant d'une « race illustrée par dix-huit amiraux, une vingtaine d'évêques, quelques généraux d'armée, et particulièrement par un Viceroy d'Irlande ».

Le déni de justice illustré par le *Juge* de Mercier pouvait aussi trouver un écho chez les habitants de Florennes qui portent devant les tribunaux liégeois, en 1773, le conflit qui les oppose au seigneur et à sa cour, dont le clientélisme, les détournements de fonds publics, l'appropriation des produits de la pêche et de la chasse sont notoires. La communauté fait paraître un factum intitulé *Plaintes d'un peuple désolé et opprimé*. On y évoque la proposition de conciliation offerte par le

seigneur. Que les opposants abandonnent leur droit, au prix d'une somme valant bien celle cachée par le vinaigrier dans sa brouette. « Quoi », répondent ceux-ci, « dix-huit mille florins effaceront des crimes de révolte et de sédition que vous nous imputez, vous citoyens prévaricateurs... ». « Le sacrifice que nous aurions fait de cette liberté allait achever et consommer notre esclavage. »

Les séditieux de Florennes rejetteront « le joug d'une tyrannie déclarée et humiliante pour des sujets nés dans le sein de la liberté ». Sans doute n'entendront-ils pas les protestations qu'adressent, en ces mêmes années 1772-1773, leurs homologues d'Amay au groupe constitué par les chanoines, le bourgmestre et le seigneur, qui usent des biens communaux comme il leur plaît. En justice, la partie était inégale. Le pouvoir, qui gagne le procès, rit au nez des « quarante-huit bourgeois, manants et habitants » qui ont signé contre lui une pétition. S'imaginent-ils qu'un bourgmestre doit « faire attention à ce que demandent les sujets », qu'il est un « mandataire de la généralité qui l'environne », une « machine », un « domestique » au service de la collectivité ? Le seigneur n'a que faire de ces « piailleurs » (comme il les appelle), au sein desquels s'organise cependant une fronde qui, comme chez Mercier, apprend à réclamer ses droits. Certains, aux côtés des « manants », veulent pousser « la discussion plus loin », comme dit le factum qu'ils présentent au public : les avocats Libert et Anceau, le notaire Faverly, le médecin Dandoy... « Plus loin » : comment désigner alors, au début des années 1770, l'improbable horizon d'une Révolution ?

Dans le *Juge*, le paysan Girau venait avec sa famille remercier celui qui lui avait rendu justice et exhortait ses enfants à s'adresser à lui, pour le cas où l'on voudrait leur « faire du tort ». Songez, leur disait-il, qu'un tel homme « vous protégera contre qui que ce soit au monde ». « Car, voyez-vous, tous les grands seigneurs ne sont, devant son tribunal, pas plus qu'un homme comme moi. »

Le discours économique-social des Lumières est volontiers agrémenté d'épanchements de sentimentalité qui peuvent aujourd'hui faire sourire, quand ils n'agacent pas un lecteur ayant trop fait l'expérience, depuis deux siècles, de la rhétorique convenue, autrement dite langue de bois. Encore convient-il, pour apprécier justement ce

discours humanitaire (avec lequel le nôtre rivalise souvent de figures obligées), prendre la mesure des immenses espoirs de progrès qu'a libérés la révolution intellectuelle représentée par le sensualisme. Faut-il rappeler quelle nouvelle image de l'homme s'est construite sur la « table rase » que présentait à la naissance l'esprit de chacun ? L'individu le plus ordinaire devenait désormais capable, en principe, de la plus grande variété d'accomplissements, en fonction du travail mental opéré sur ses perceptions ? Un siècle avant la Révolution, l'égalitarisme de départ des cerveaux préfigurait sur le plan de la pensée l'égalité revendiquée sur le plan civil²⁴.

Aussi l'*Esprit des journaux* consacre-t-il près de cent pages, dans le dernier trimestre de 1776, à celui qui radicalise la philosophie de Locke : Condillac. Le *Cours d'étude* de celui-ci, destiné à l'*instruction du prince de Parme*, venait de paraître l'année précédente en seize volumes, notamment à l'adresse de « Bouillon, à la Société Typographique ». Chez le philosophe de la « statue », le message constituant la sensation va déployer une arborescence qui, bien conduite, bien éduquée, permettrait à chacun de maîtriser une « langue des calculs », une syntaxe des idées aux perspectives exponentielles sans limites. Le compte rendu de l'*Esprit des journaux* s'ouvre par une exposition générale des conceptions de l'auteur empruntée au *Journal encyclopédique*, à la *Gazette des Deux-Ponts*, dite *Gazette universelle de littérature*, et à l'*Année littéraire*. Le résumé s'avère remarquable²⁵.

En réfléchissant sur les diverses méthodes d'instruire les enfants, Monsieur l'abbé de Condillac a reconnu que la plus simple et la meilleure était celle à laquelle nous sommes redevables de la création des Arts et des Sciences, c'est-à-dire, qu'on devait les conduire, sans cesse, par la voie de l'observation, du connu à l'inconnu : il a jugé en même temps, que pour employer cette méthode dans l'éducation, il fallait d'abord donner à l'élève une juste idée des facultés de son âme, lui faire sentir le besoin de s'en servir, et que si l'on réussissait à l'un et à l'autre, tout deviendrait facile (...). Pourquoi donc ne pourrait-on pas le faire réfléchir sur ce qui s'est passé en lui, lorsqu'il a formé des jugements et des raisonnements,

lorsqu'il a eu des désirs ; lorsqu'il a contracté des habitudes ? (...)
 Or, dès qu'un enfant connaîtra l'usage des facultés de son esprit, il
 n'aura plus qu'à être bien conduit pour saisir le fil des connaissances
 humaines, pour les suivre dans leurs progrès depuis les premières
 jusqu'aux dernières, et pour apprendre en peu d'années ce que les
 hommes n'ont appris qu'en plusieurs siècles.

L'Esprit des journaux reviendra sur le principe égalitaire à propos d'un ouvrage qu'il dit imprimé « À Bruxelles, chez Emmanuel Flon, et chez les principaux libraires de l'Europe » : *Moyen de se préserver des erreurs de l'usage dans l'instruction de la jeunesse, ou découverte de la meilleure manière possible d'enseigner les sciences et les langues aux enfants de l'un et l'autre sexe ; ouvrage encyclopédique contenant un corps complet de traités élémentaires, avec lesquels deux écoliers pourront facilement se donner des leçons tour à tour, et se passer de maîtres*²⁶. Dû à un certain François-Paul Barletti de Saint-Paul, l'ouvrage annonce dès le titre sa vocation à s'adresser à un public qui entend développer ses compétences en dehors des circuits rigides que doit trop souvent emprunter une jeunesse soumise à la hiérarchie sociale. Celui qui se sent une compétence dans un monde plus ouvert s'adresse à des outils pédagogiques lui permettant de s'affirmer en tant qu'individu pour accéder éventuellement à la bourgeoisie à talents. L'histoire des manuels d'éducation manifeste souvent cette adaptation à la conquête individuelle de la réussite.

« L'opinion du philosophe genevois, et celle de M. Helvétius sur la possibilité de plier indistinctement tous les esprits au mécanisme d'une même méthode », lit-on dans *L'Esprit des journaux* à propos de cet « ouvrage encyclopédique », « avait besoin d'être appuyée de quelques expériences ». Celles-ci seront apportées par d'Alembert qui, prenant l'exemple de la géométrie, soutient qu'« il n'est guère de science dont on ne puisse instruire *l'esprit le plus borné*, avec beaucoup d'ordre et de méthode ».

Toute différence raciale s'abolissait dans le devenir d'une nouvelle humanité. Toute culture du monde devenait susceptible d'affirmer, d'imposer son universalité. Extraordinaire mutation de l'horizon

planétaire que Bossuet avait limité aux frontières d'une Europe blanche naturellement supérieure. La peinture naïve des Goths et des Ostrogoths, valorisée sous le regard de Herder, justifiait par avance les « arts premiers ». Le lyrisme sauvage des Celtes appelait chez Diderot ou Turgot la légitimité primitiviste. Voltaire pronostiquait, à la manière de Mathieu Laensbergh, que les Noirs n'arriveraient jamais à inventer le violon ou l'épinette parce qu'ils avaient autant de sens musical que les éléphants. Avec lui, ce n'était pas Mozart qu'on assassinait : c'était Louis Armstrong ou Charlie Parker. Le changement qui s'opère en matière de conception raciale se traduit dans *l'Esprit des journaux* par la place qu'occupent régulièrement les nouvelles du mouvement anti-esclavagiste, qui eût mérité un examen dans le présent volume.

P. Gossiaux pourrait nous rappeler ici à quel point le combat contre la traite n'était pas sans contradiction. Jusqu'à quel point une préoccupation nationale de rentabilité, d'intérêt personnel et d'enrichissement, après la perte des « quelques arpents de terre » du Canada, en limite-t-elle trop souvent la portée humaniste, habillée en dénonciation des cruautés cléricales de la conquête du Nouveau Monde ? J. Ehrard a apporté à cette question la réponse d'un défenseur des Lumières et d'un historien se fondant sur des documents historiques précis. N'est-ce pas, cependant, dès la parution de la fameuse *Histoire des deux Indes* de l'abbé Raynal et de Diderot, qu'est mise en doute l'absolue sincérité, voire l'honnêteté, de la dénonciation de la traite ? Le périodique ne manque pas de relever des variations qui paraissent affecter le discours de l'auteur : « Tantôt il a l'esclavage en horreur. Il le croit inutile et nuisible autant qu'odieux ; et tantôt il cherche à prouver la nécessité des esclaves, et les avantages de la traite des Nègres²⁷. »

Revenons au thème central de l'éducation pour nous tourner vers l'Allemagne et nous arrêter au compte rendu d'un ouvrage anonyme de 1775 intitulé *Boerne tuchten, eller Kunsten, etc.*, c'est-à-dire *L'art d'élever les enfants*²⁸. Cette fois, *l'Esprit des journaux* emprunte la recension au *Journal littéraire de Berlin*. Si l'auteur germanique met en garde contre une éducation conduisant à former des « incrédules »,

« pernicieux et nuisibles à la société », il n'incrimine pas moins l'enseignement naguère prodigué par les Jésuites, alors que Clément XIV vient de supprimer la Compagnie. On ne prétendra pas, lit-on dans l'essai, inculquer à l'enfant des « idées métaphysiques » qui n'entrent pas dans « le temps de son développement » : on songe à Rousseau, hostile aux apprentissages prématurés. Au lieu de lui « remplir la tête de fables », ses parents et ses maîtres lui proposeront « des traits, bien choisis dans l'histoire, de bienfaisance et d'humanité, même de perfidie et de cruauté » pour inspirer l'horreur du mal. « Une conversation d'un quart d'heure produit, comme l'a remarqué l'auteur d'*Émile*, plus d'effet que des heures entières de lecture et d'étude. »

Nous avons conservé chez nous plusieurs anciennes pratiques superstitieuses de nos devanciers ; nous avons des espèces de saints qui viennent, certains jours de l'année, régaler et effrayer les enfants ; nous avons nos sorciers, nos revenants, nos fées ; nous avons des esprits qui apportent de l'argent, pourvu qu'on observe de certaines cérémonies à telle et telle heure de la nuit : enfin nous avons conservé un grand nombre d'extravagances qui font une bonne partie des frais de l'éducation des enfants. Il est plus commode de les faire taire en les menaçant du loup-garou, du revenant et de l'esprit, que de les apaiser d'une autre manière.

On est bien placé, à Liège, pour éprouver la rudesse des attaques contre les « sottises dangereuses » dont on berce le peuple comme les enfants. L'*Almanach de Mathieu Laensbergh*, notre production nationale par excellence, est unanimement dénoncé ou moqué par Voltaire, Gresset, Tissot ou Sterne comme symbole d'obscurantisme. Celui-ci, bien sûr, se trouve volontiers associé, dans un périodique comme le *Journal encyclopédique*, au fanatisme, particulièrement en matière de religion.

« On a beaucoup écrit sur l'éducation », écrivait l'*Esprit des journaux* en annonçant l'ouvrage allemand dont il vient d'être question. « Les uns se sont attachés de préférence à celle du corps, les autres à celle de l'esprit, le plus petit nombre s'est appliqué à celle du cœur. »

Sont ainsi allégués « Locke, Fénelon, Jean-Jacques, Helvétius ». L'éducation corporelle occupe en effet une place importante dans ce que l'époque désigne plus largement comme la question de l'amélioration physique de l'homme²⁹.

En 1777, l'*Esprit des journaux* rend compte du *Cri de la nature en faveur des enfants nouveaux-nés* de Pierre-François Nicolas³⁰. Notre colloque n'a malheureusement pas comporté, malgré nos efforts, de communication sur l'obstétrique, matière qui tracasse particulièrement les Lumières³¹. S'il fallait une illustration littéraire de la préoccupation, on la trouverait sous sa forme la plus plaisante dans le *Tristram Shandy* de Sterne, dont la traduction française par Frenais fait l'objet d'une longue et enthousiaste critique dans l'*Esprit des journaux*³². La recension apparaît presque totalement empruntée à l'*Année littéraire*. Ce périodique jésuite ne peut en l'occurrence que se joindre aux applaudissements unanimes des autres journaux mentionnés en référence dans la publication liégeoise, à savoir le *Journal des sciences et des beaux-arts*, le *Mercure de France*, le *Journal encyclopédique* et les *Affiches et annonces de Paris*.

On se souvient que le père de Tristram, « philosophe entiché de systèmes particuliers », recommandait que les nouveaux-nés soient « introduits dans le monde, non par la tête, selon l'usage, mais par les pieds ». L'*Esprit des journaux* en reproduit intégralement l'explication. On ne peut que faire de même.

La lecture d'un grand nombre de livres de physique et de métaphysique lui avait appris que le siège de l'âme est dans la *medulla oblongata* ; que la tête encore tendre, molle et flexible d'un enfant, au moment de l'accouchement, était accablée par la violence des efforts de la femme, d'un poids de quatre cent soixante-dix livres, et que cette énorme compression, en altérant plus ou moins le tissu délicat du cerveau, était la cause des différences qu'on observait dans l'esprit, la mémoire et l'intelligence des hommes. Cette opinion lui servait à expliquer sans embarras tous les phénomènes de génie ou de stupidité dont il était témoin. Il apercevait sur le champ, par quelle raison le fils aîné était ordinairement le plus

sot de la famille : cela ne doit pas surprendre, disait-il, le pauvre diable ! c'est lui qui a frayé la route à ses cadets. Ils lui ont, sans le savoir, l'obligation d'avoir plus d'esprit que lui. Ce système avait conduit surtout le père de Tristram à s'engouer des merveilleux effets de l'opération césarienne, etc.

Que lisons-nous par ailleurs dans l'*Esprit des journaux* de septembre 1779, où est rapportée une des premières séances de la Société Libre d'Émulation de Liège, tenue le 18 juillet ?

Monsieur M. Dehousse, chirurgien aussi connu par son habileté dans la théorie que par ses succès dans la pratique, lut un mémoire sur les inconvénients de la mauvaise habitude qu'ont les sages-femmes de pétrir la tête des enfants nouveaux-nés, et il eut la gloire, bien précieuse pour un citoyen, d'entretenir le premier la société d'objets d'une utilité directe et d'un intérêt vraiment pressant.

C'est au cours de la même séance que fut — inévitable exigence du protocole d'hommage aux Lumières — couronné le buste du prince-évêque Velbruck. Mais la manifestation connut un autre temps fort, dont on ne pouvait alors concevoir à quel point il fut probablement décisif pour l'avenir de la principauté. Un jeune homme, Nicolas Bassenge, y fit lire « une pièce de vers qu'il avait composée pour cette occasion ». Une « louable timidité » l'empêcha de s'en charger lui-même. Mais le poème « excita des applaudissements universels » : « on distingua surtout une superbe tirade qu'on fit répéter au lecteur deux fois de suite... » Ainsi le futur leader intellectuel de la Révolution liégeoise faisait-il son entrée sur la scène médiatique liégeoise, en chantant les valeurs du siècle.

Le compte rendu de l'ouvrage de Sterne dans l'*Esprit des journaux* souligne par ailleurs, à l'unisson des autres périodiques, la fantaisie digressive d'une œuvre affirmant un affranchissement absolu des normes narratives, à l'instar du récit du *Fataliste* chez Diderot. L'histoire de l'oncle Tobie y est particulièrement mise en évidence. On se souvient de cette figure pittoresque de vieux militaire occupé à

reconstituer par des jeux enfantins le siège de Namur, où un éclat de boulet l'atteignit à l'aîne. De cette blessure à son éloignement pour les femmes et à l'infidélité que lui inflige son épouse, le cheminement du destin est plus direct que celui emprunté par le sautilllement même de l'écriture chez Sterne.

Notons encore un autre tour que prit l'apparition de l'humour britannique dans le « goût » français, en relation apparente avec l'es-
pèce de détachement qu'implique la mise à distance d'un sujet de plai-
santerie. Dorat met à la scène, dans la *Feinte par amour*, ce qu'une
chronique de La Harpe, reproduite par l'*Esprit des journaux* au début
de 1774, appelle « un des ridicules du moment » : c'est-à-dire « ce que
l'on a nommé de nos jours le persiflage³³ ». Celui-ci est d'abord « un
certain langage très usité dans plusieurs sociétés et qui est inconnu
dans beaucoup d'autres ». « Ce n'est pas que le persiflage soit absolu-
ment moderne », convient La Harpe : « il tenait à une tournure d'es-
prit qui faisait dire plaisamment les choses sérieuses, et sérieusement
les choses plaisantes ». Il doit s'apparenter, croirait-on aujourd'hui, à
une forme d'humour noir quelque peu britannique. On trouve ce
type de trait chez Hamilton, par exemple. « Lorsque le comte de
Grammont dit au roi d'Angleterre, en parlant de son valet de cham-
bre Termes : *je l'aurais infailliblement tué, si je n'avais craint de faire
attendre Mademoiselle d'Hamilton*, il dit une chose très gaie. Mais
depuis, des gens qui avaient beaucoup moins d'esprit se sont fait un
langage décousu, néologique, vague et burlesque... » Ce travers
constitue souvent, note La Harpe, un des ressorts de la « diction comi-
que » chez Dorat.

Ne quittons pas la Grande-Bretagne, les Shandy et les questions
d'accouchement, pour faire brièvement une place à un ouvrage dont
l'*Esprit des journaux* rend compte en se référant aux recensions parues
dans le *Journal de médecine* et le *Mercure de France*. Dans son *Treatise
on the Management of Pregnant and Lying-In Women*, Charles White,
« membre du Collège de chirurgie de Londres et chirurgien de
l'Hôpital de Manchester », offre une véritable « charte de libération »
à des femmes en couches trop souvent « asservies aux préjugés, et
obéissant aveuglément à l'usage³⁴ ». Il s'agit d'abord de les délivrer de

« l'abus que l'on fait de la saignée dans cet état ». Pourquoi agresser ainsi les femmes enceintes présentant « une constitution faible, délicate et sensible » ? Qu'on traite plutôt celles-ci au « lait d'ânesse », au « quinquina », par « l'élixir acide de vitriol », voire par « l'exercice du cheval » — « modéré » — ou par un « bon bain froid ». Les autres recommandations font davantage penser aux conceptions rousseauistes ou annoncent clairement l'hygiénisme du XIX^e siècle. Le médecin anglais « regarde comme une chose essentielle d'entretenir le ventre libre » :

Il blâme beaucoup la coutume de faire porter aux femmes enceintes des vêtements étroits ; il leur conseille de porter des corsets lacés d'une manière très lâche, dont les épaulettes soient larges et faciles, et dont tout le bord inférieur soit garni de rubans de fil bien cousu, et auxquels on puisse attacher les jupes et les poches ; en sorte que le ventre ne soit ni serré, ni comprimé, et que tout le poids des vêtements, lorsque la femme sera dans une position verticale, soit supporté par les épaules.

La libération du vêtement s'accompagne d'une ouverture de l'espace, lors de l'accouchement.

Au commencement du travail, dit-il, loin de vouloir assujettir la femme à garder une position déterminée, on ne la condamnera pas même à rester dans sa chambre, mais on la laissera se promener d'une chambre à l'autre... Pendant tout le temps du travail, elle respirera l'air le plus libre, elle ne sera pas environnée d'un plus grand nombre de parents et d'amis que la nécessité ne le requiert ; la porte et même les fenêtres de sa chambre, si l'on est en été, seront ouvertes.

Après l'accouchement, les femmes seront méritoirement laissées « dans le plus parfait repos de corps et d'esprit », mais l'auteur n'approuve pas qu'elles « gardent longtemps le lit, il voudrait qu'elles se levassent le second ou le troisième jour au plus tard ».

Défendant l'utilité de la saignée pour les femmes qui sont « d'une constitution très sanguine », Nicolas entend pour sa part, dans le *Cri*

de la nature, ranimer par les bains celle de l'enfant né faible. Il invoquera pour cela l'exemple de la « force extraordinaire » développée par un bambin « baigné à six mois, dans l'eau d'une rivière extrêmement rapide qui était glacée ». Nicolas traitera par ailleurs du recours aux nourrices, de l'inoculation, de la rougeole, de la dentition, mais aussi de la thérapie par la musique. Il gardera ses considérations les plus mordantes pour l'alimentation des futures mères.

Si tous les hommes doivent s'observer à l'égard des substances dont ils se nourrissent, les femmes enceintes ne sauraient porter une attention trop scrupuleuse sur cet objet : il n'est point de goût, de fantaisie qu'elles ne doivent sacrifier aux besoins de l'enfant qu'elles portent dans leur sein : il n'est point d'excuse qui puisse les mettre à l'abri des reproches d'inhumanité, lorsqu'elles veulent couvrir du prétexte de grossesse, les bizarreries de leur imagination. Tout le monde pourrait citer des anecdotes d'envies singulières de femmes grosses ; et l'on sait assez jusqu'où peut aller leur caprice à cet égard. (...) Ces goûts passagers coûtent souvent la vie au fœtus, ou lui préparent, s'il voit jamais le jour, une vie triste et languissante : c'est ainsi que les enfants portent souvent la peine qu'eût méritée l'intempérance de leur mère. C'est donc un devoir sacré pour les maris de ces femmes à appétits désordonnés, de ne point les perdre de vue, et de leur interdire absolument toutes les substances que leur goût dépravé pourrait leur faire désirer.

Si éloignées que soient les approches de la nature féminine chez White ou chez Nicolas, un même souci anime leurs recommandations : rapprocher la mère et l'enfant de la nature en les affranchissant des vieilles consignes ou des préjugés qui enferment un corps appelant la régénération. Le XVIII^e siècle va afficher de plus en plus clairement un souci de propreté qui se décline en déclamations contre l'air pollué des villes, en propositions urbanistiques réclamant hygiène et clarté. Rétif de La Bretonne dans les *Nuits de Paris*, Sébastien Mercier dans le *Tableau de Paris* écrivent bien des pages connues sur ces thèmes. La

fraîcheur de l'environnement pour les femmes en couches et la douche froide pour les enfants participent de cette tendance générale qui évolue entre écologie et naturisme.

La littérature a fortement intégré ce mouvement général des esprits, qui en appelle aussi à une autre forme de vie quotidienne et donc de bonheur. *L'Esprit des journaux* en répercute la montée, après que les poètes Écouchard Le Brun, Saint-Lambert ou Delille aient ouvert la voie dans les années 1760 en proposant ce que R. Mauzi et S. Menant appellent le nouvel idéal d'un « bonheur philosophique et champêtre³⁵ ». Delille : « Ô Chantre incomparable ! ô Poète divin », s'écriera le Liégeois Dieudonné Malherbe. Souvenons-nous aussi que son concitoyen Clément Plomteux publiera les *Géorgiques* de Virgile dans la traduction de Delille et que François Lemarié réimprimera les *Mois* de Roucher, dont il est question dans ce volume.

Ce retour à la nature est notamment illustré par le principal poète suisse de langue allemande, Salomon Gessner. *L'Esprit des journaux* annonce en 1774 la publication de ses *Œuvres choisies*, dans un compte rendu emprunté au *Journal encyclopédique*³⁶. Le thème central, est-il annoncé, tient dans l'opposition entre le mode d'existence qui pèse sur l'homme des villes et l'évocation d'un retour « aux mœurs de l'âge d'or, les seules où la simplicité du bonheur réel puisse se présenter ». Dans les temps où la société n'en était encore qu'à ses origines régnait « une félicité parfaite qu'on ne reconnaît pas même dans la cabane d'*Annette et Lubin* » — référence à un conte de Marmontel dont on sait, au pays de Liège, combien sa genèse serait liée à un épisode de la chronique verviétoise³⁷. Mais la réalité moderne décrite par Gessner est bien différente. « Au lieu de cet amour pour la culture de terre, continue-t-il, au lieu de cette liberté qui la favorise, je ne vois que des traces de l'oppression : ici des paysans attachés à la glèbe et vendus avec elle ; là des hommes excédés par des corvées, presque partout l'inaction et la misère. »

Accordée à une nouvelle société, une autre littérature doit « célébrer les charmes d'une vie vertueuse » sans négliger de satisfaire à « la plus douce des passions », « l'amour ». « Rien n'est plus opposé au

caractère des hommes du XVIII^e siècle ; mais rien n'est plus fait pour leur inspirer la honte d'eux-mêmes, et le désir d'un bonheur qu'ils ont immolé à la foule des illusions des villes. » Comment celui qui considère son mode d'existence dans une société à tel point frelatée ne ressentirait-il pas l'appel de Jean-Jacques à une inversion de l'histoire et du prétendu « progrès » ?

Prenons ici le temps, par esprit de clocher, de signaler la place qu'accordent nos deux journaux à un auteur ayant exercé sur les bords de la Meuse une grande influence. À propos d'un écrit inspiré par Gessner, on lit : « La noble simplicité de cette petite pièce sera peut-être difficilement sentie par quelques-uns de nos beaux esprits français ; mais nous imaginons que la muse de M. Léonard ne la dédaignera pas plus que quelques morceaux qu'il a fait passer dans notre poésie. » On sait que Nicolas-Germain Léonard, un des « poètes créoles » du XVIII^e siècle, venait d'arriver à Liège, où il séjournera jusqu'en 1782 en tant qu'attaché à l'ambassade de France. Le groupe poétique liégeois dit « des trois amis » — Bassenge, Henkart, Reynier — lui doit beaucoup³⁸.

À parcourir les annonces de l'*Esprit des journaux*, un mot attire l'attention, auquel fait écho la bibliographie des éditions locales. Sans lui accorder une signification trop moderne, on remarque les occurrences d'ouvrages comportant un appel « érotique ». Lemarié publie en 1780 les *Œuvres de M. le chevalier de Parny contenant ses opuscules poétiques et ses poésies érotiques*. Il y ajoutera en 1800 les *Œuvres érotiques et morales* de Masson de Pezay. On peut croire que la réimpression de l'ouvrage de Parny a été influencée par le compte rendu qu'en donne l'*Esprit des journaux* en 1778³⁹. Celui-ci s'inspire notamment du *Journal de politique et de littérature*, où La Harpe déroule sur plusieurs pages une louange qu'avait annoncée sa *Correspondance littéraire* quand il informait le grand-duc de Russie de la parution d'un recueil de poésies « pleines de naturel, de grâce et d'élégance, et les meilleures qu'on ait faites depuis Chaulieu⁴⁰ ». Le *Journal* dit *de Bruxelles* avait amplifié l'appréciation dans des termes que reprend l'article de l'*Esprit des journaux*. « Naturel » et « délicatesse », « grâce dans les tournures »,

« pureté », « antique simplicité », « heureux choix de circonstances dans ces serments amoureux » : le recueil paru à l'adresse de « l'Île de Bourbon » annonce un véritable poète héritier de Tibulle et Catulle. « Il n'exprime que ce qu'il a senti ; il ne peint que les plaisirs qu'il a goûtés. Son expression toujours élégante embellit les plus petits détails, et son goût ne lui permet de choisir que ceux qui sont susceptibles d'agrément. Je demande si ce n'est pas l'amour même qui a dicté à une imagination poétique la Pièce suivante. » Et *l'Esprit des journaux* de reprendre avec La Harpe ces beaux vers :

Oui, j'en atteste la nuit sombre,
 Confidente de nos plaisirs,
 Et qui verra toujours son ombre
 Disparaître avant mes désirs ;
 J'atteste l'étoile amoureuse,
 Qui pour voler au rendez-vous,
 Me prête sa clarté douteuse ;
 Je prends à témoin ce verrou,
 Qui souvent réveilla ta mère
 Et cette parure étrangère
 Qui trompe les regards jaloux.

L'Esprit des journaux ajoute au bouquet de La Harpe quelques lignes acérées opposant le « véritable talent » de Parny — un talent « sans affiche, sans prôneur », dont « on se demande d'où il vient » — à la « médiocrité active » de la masse des rimeurs d'occasion. La mise au point n'est pas sans intérêt, outre qu'elle est plaisante⁴¹.

Avons-nous depuis quelques années assez de poètes *légers, badins, Anacréontiques, Érotiques*, qui ne se donneraient pas pour Anacréon ni pour Chaulieu ; qui ont plus de maîtresses que de lecteurs, qui sont plus embarrassés de leurs bonnes fortunes que de leur gloire, et croient, quand ils ont pris à Ovide sa Corinne, et à Tibulle sa Délie, qu'ils ont tout le talent de ces charmants écrivains, embellis de ce qu'ils appellent *l'Esprit Français*. Avons-nous eu dans les almanachs et dans les recueils de toute espèce assez de ces pièces dans le goût de la galanterie moderne, faites *une heure avant, une*

heure après, remplies d'innombrables jouissances, qui n'en étaient pas pour le lecteur, de rendez-vous qui ne fatiguaient que le public, et de grâces et de volupté qui n'étaient que dans les estampes ?

Quand la « galanterie moderne » ne donne pas dans ce que R. Mauzi et S. Menant qualifient de « Folies-Bergères de la poésie française⁴² », elle gagne des terrains où on ne l'attendrait pas nécessairement, du moins si l'on en croit certains titres d'ouvrages. Charles-Pierre Colardeau publie en 1775 des *Hommes de Prométhée*. *L'Esprit des journaux* en rend compte en se référant au *Journal encyclopédique*⁴³. Ce long poème a pour objet l'œuvre prométhéenne par excellence, c'est-à-dire « la création du couple humain ». On y remarque la découverte du corps d'Ève par Adam. Quand l'homme s'éveille aux côtés de la femme,

Tout irrite à la fois ses désirs curieux ;
Sur des globes d'albâtre il arrête ses yeux.

Adam « voudrait plus, sans doute » : « il craint, il tremble, il n'ose ». Sa « voluptueuse compagne », elle-même saisie d'une « ivresse nouvelle », l'encourage. Une singulière métaphore apicole intervient. Voici qu'Ève emprunte à une « abeille industrielle » un « rayon détaché » de la ruche, qui « s'abandonne à sa main ».

Sur ses lèvres bientôt doucement exprimée,
S'épanche à longs flots d'or la liqueur parfumée.

Notons, pour faire encore un sort à l'édition liégeoise, que les *Hommes de Prométhée* sont réimprimés l'année suivante par Denis de Boubers, imprimeur français réfugié puis installé dans la capitale principautaire depuis les années 1760. L'édition est inconnue à la *Bibliographie liégeoise* de X. de Theux⁴⁴. En 1768, Lemarié, gendre de Boubers, procurera des *Œuvres complètes* de Colardeau, également inconnues à la bibliographie locale. Les spécialistes des Collections artistiques de l'Université de Liège nous diront quel rapport éventuel entretient avec

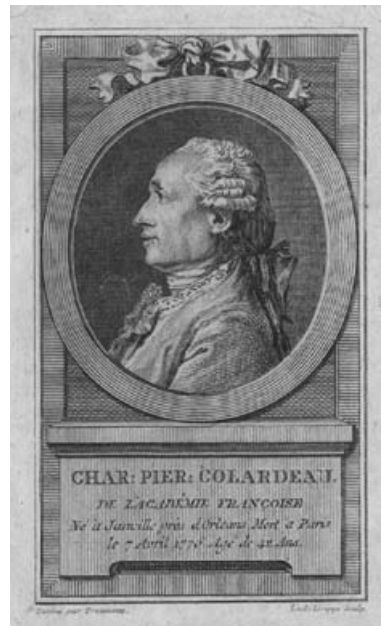
ces ouvrages un portrait de l'écrivain, signé par Louis Dreppe, que conservent celles-ci.

Que de chemins vers l'amour et le plaisir n'ouvre pas l'œuvre de cet artiste liégeois, incontestablement acquis aux idées nouvelles, mort prématurément. Les « inconnus à de Theux » recèlent encore une édition de l'*Art d'aimer* de Gentil-Bernard due à Clément Plomteux qui s'orne d'un portrait également signé de Louis Dreppe.

L'*Esprit des journaux* rapportait par ailleurs que la séance de la Société Libre d'Émulation du 24 janvier 1780 avait donné lieu à l'exposition d'œuvres d'artistes locaux. Y figurait un dessin à l'encre de Chine « ayant pour sujet l'invention de la peinture par Dibutade, qu'on voit dessinant sur le mur, à la lueur d'une lampe, le contour de la tête de son amant occupé en ce moment à lire ». Une œuvre de Dreppe sur ce thème est conservée au Cabinet des Estampes et Dessins de la Ville de Liège⁴⁵. L'idée de reprendre le sujet ne lui aurait-elle pas été inspirée par une peinture du Brugeois Joseph-Benoît Suvé, dont les œuvres, exposées à Paris, font l'objet d'un compte rendu dans l'*Esprit des journaux* en 1779⁴⁶ ? Par ailleurs, on n'a pas assez remarqué, semble-t-il, que Léonard Defrance avait illustré l'histoire de Dibutade dans une peinture vendue à Bruxelles vers 1945 mais aujourd'hui perdue⁴⁷.

Que l'histoire de l'art soit absente du programme d'un colloque portant sur *la modernité* des Lumières, voilà qui constitue une lacune. Quand l'absence s'étend au nom de Grétry, elle devient une faute — au moins régionale⁴⁸. Il n'est évidemment pas de figure liégeoise plus présente que lui dans l'*Esprit des journaux*. Son culte peut aujourd'hui impressionner l'amateur local considérant le pauvre sort qui lui est réservé dans certaines sphères de l'institution culturelle. Il est vrai que le succès de Gluck, qui occupe le devant de la scène dans la confrontation avec Piccini, jette parfois une ombre sur le Liégeois. « La querelle de la musique », écrit La Harpe, « ne cesse de partager la littérature et la société, et d'occuper les esprits. Les journaux et les cafés sont des arènes toujours ouvertes, où les champions de l'un et l'autre partis rompent des lances⁴⁹ ».

L'*Esprit des journaux* reflète aussi certaines variations de la popularité ou les tensions qui partagent la critique, et quelquefois le public,



Portrait de Colardeau par Louis Dreppe (Université de Liège, coll. artistiques). - Louis Dreppe, *L'invention de la peinture* (Cabinet des Estampes et Dessins de la Ville de Liège).

à l'égard de Grétry⁵⁰. En mai 1774, le périodique reproduit l'article du *Mercur de France* saluant la représentation de *Céphale et Procris* à Versailles⁵¹. L'enthousiasme du chroniqueur n'a pas de mots assez flatteurs pour célébrer le duo que forment Marmontel pour le livret et Grétry, « dont tous les travaux sont des succès ».

Il nous a paru que son récitatif s'appropriait sans effort aux formes de notre langue ; qu'il saisissait et rendait l'expression juste du sentiment ou de la passion ; qu'il était commandé par la prosodie ; qu'il ne gênait ni la voix, ni le jeu de l'acteur, et qu'enfin il était une vraie déclamation musicale. Ses chants jamais vagues sont toujours inspirés par le sentiment et indiqués par les paroles. Ils les expliquent et les embellissent avec un choix et dans le mouvement le plus analogue et le plus juste. Comme tout ce que chante l'Aurore a de grâce,

de fraîcheur, d'élégance ! Que les chants de Céphale conviennent bien à un chasseur, à un amant fier et passionné ! Que Procris est tendre, douce et sensible dans l'expression de son amour, de ses plaintes et de sa douleur ! La jalousie ne s'est jamais fait entendre avec plus de force et d'énergie.

On voudrait dire : bref, Grétry « a développé dans cet opéra les charmes et les ressources de son génie » — un mot dont le sens moderne s'affirme à l'époque, et qui est répété. Mais l'admiration, sans faiblir, s'étend à toutes les parties de l'œuvre.

Les chœurs de cet opéra sont du plus grand effet et de la plus riche composition. Les airs de danse sont tous très saillants et d'une mélodie agréable, neuve et pittoresque. On ne s'attendait pas à la réussite de cette partie des danses, toute nouvelle pour M. Grétry : le succès n'en est pas même encore librement avoué par ceux qui ne font point attention que le musicien qui a le génie de l'invention, qui sait créer des motifs et les moduler, qui, en un mot, est le maître de ses chants, l'est nécessairement de son art, et doit traiter toutes les parties subordonnées à l'expression, avec autant de facilité que de supériorité⁵².

Voici que *Céphale et Procris* est repris à Paris le 23 mai 1777. *L'Esprit des journaux* y consacre un article⁵³. Certaines allusions du compte rendu de 1774 s'éclairent et donnent à la réception de l'œuvre une autre couleur. C'est qu'en réalité l'opéra, apprend-on, « n'avait pas eu de succès quand il fut représenté il y a quelques années ». Au reste, témoigne le rédacteur des *Affiches et annonces de Paris* à propos de cette reprise : « Le public n'a pas beaucoup goûté les paroles de M. Marmontel, et la musique de M. Grétry. » « Cet opéra n'est pas absolument tombé, ajoute-t-il, mais il se traîne avec assez de langueur. » *L'Esprit des journaux*, qui se doit de faire part de cet écho négatif, trouve la réplique chez La Harpe, selon qui *Céphale et Procris* connut en 1777 la faveur méritée du public, « attira une grande affluence de spectateurs, et reçut de grands applaudissements ». Tant de morceaux « qui portent le

caractère d'un talent supérieur et de la composition la plus mélodieuse, la plus variée, la plus soutenue, suffisent pour faire juger de tout ce qu'on doit attendre de M. Grétry⁵⁴... »

Aussi le périodique liégeois, imitant à nouveau le *Journal de politique et de littérature*, peut-il quelques mois plus tard apporter au public local la réaffirmation d'un sacre attendu, dans l'*Essai sur les révolutions de la musique* de Marmontel⁵⁵. Celles-ci se lisent selon une chaîne royale consacrant « les variations successives de notre goût » en matière d'opéra : « de Lully à Rameau, de Rameau à Grétry, de Grétry à Gluck ». Sous la plume de Marmontel, « le portrait qu'on fait de M. Grétry », doit convenir l'*Esprit des journaux*, « semble tracé avec plus de complaisance » que pour d'autres musiciens, sans pouvoir « être désavoué ».

Une imagination vive et sage, un goût exquis, une justesse de perception qui participe également de la sagacité de l'esprit et de la sensibilité de l'âme, démontre aux plus incrédules, dit-il, que notre langue est susceptible de tous les caractères, de toutes les nuances de l'expression musicale ; qu'elle pouvait se prêter aisément à toutes les inflexions de la mélodie, à toutes les variétés du nombre, et non seulement aux finesses du comique noble, mais aux traits les plus énergiques d'un sentiment passionné.

Tandis que paraissait dans le périodique liégeois le compte rendu de l'*Essai* « complaisant » de Marmontel, on créait à Paris, à la Comédie italienne, le 23 février 1778, un ouvrage où Grétry prêtait son concours à une autre forme de « comique », moins noble. *Matroco* allait réserver au musicien une amère déconvenue, qui met en jeu le statut du burlesque et la réception du merveilleux.

Sans doute retrouvait-on dans cette « espèce de parodie », lit-on dans l'*Esprit des journaux*⁵⁶, « le talent de ce célèbre compositeur », mais sa musique se trouvait mise au service d'un drame sans « rien d'attachant », alors qu'elle est « faite pour parler au cœur » comme « dans *Sylvain*, dans *Lucile*, dans *Zémir et Azor*, etc., etc. ». Quant à l'argument, dû à Laujeon, ou Laujon, il semble assez peu connu pour mériter d'être reproduit.

L'auteur de ce drame burlesque n'a eu, dit-il, d'autre but que de travestir les héros et les héroïnes de chevalerie. Dans les tableaux variés que présentent les ouvrages de ce genre, il a choisi les incidents qui prêtent le plus à la plaisanterie, pour la faire ressortir de la pompe même du spectacle. Les cérémonies et sacrifices magiques, les métamorphoses, les désenchantements, les délivrances de chevaliers, leurs combats avec les géants et nains, les attaques et brisements de tours, sont les principaux objets que l'on a réunis dans un même sujet, pour les présenter sous le masque de la parodie.

De là une galerie de personnages manifestant à suffisance que l'on s'est ici occupé « de donner un spectacle de plaisanteries et non pas d'intérêt » : « géants fanfarons et brutaux », « héros langoureux qui ne perdent point l'occasion de haranguer quand il faut agir », « héroïnes prudes, précieuses, toujours pressées de conter leur histoire », « un enchanteur poltron », etc. Bref, pour dire le moins : « Cette pièce a eu peu de succès, quoique assez bien faite, dans ce genre bizarre » — qui mériterait un traitement à la Jérôme Savary — « mais ce genre a déplu ». « Avec tant de moyens, de bruit, de mouvement, l'ouvrage est sans intérêt, sans action. » Le chroniqueur hasarde bien une défense des auteurs. « Le public a cependant été trop rigoureux. Il fallait regarder cette production comme une plaisanterie de carnaval, comme une parade héroïque, comme un bâtard du père de *l'Amoureux de quinze ans*. On a fini par huer ce qu'il y avait de plus agréable dans l'ouvrage... » « Le public, une fois lâché, ne connaît plus de bornes. » Un artiste doit accepter que « le parterre du lendemain casse souvent les arrêts du parterre de la veille ». Au reste, *Matroco* était d'avance voué à l'échec. Il « n'est guère possible de se persuader que ce sujet puisse se soutenir au théâtre » : on préfère aujourd'hui, « avec raison », « les tableaux de la vie ordinaire ».

Restons un moment encore avec La Harpe. On l'a vu à plusieurs reprises exercer sa verve contre la « médiocrité active » des écrivains du temps. L'intérêt de ses chroniques, telles que les transmet *l'Esprit des journaux*, est aussi de nous désigner d'un doigt vengeur les

tendances du moment, quand il donne libre cours à son acidité et à ses goûts relativement classiques. D'une façon générale, il s'exaspère du grand-guignol qu'offrent celles-ci : « des caractères hors de nature, des événements hors de toute raison », « cet échafaudage aujourd'hui si commun de sentiments exaltés qui sont pris partout, ou qui ne ressemblent à rien... ». « C'est ainsi », dit l'*Esprit des journaux*, « que l'auteur du *Journal de politique et de littérature* apprécie l'ouvrage de M. Imbert », c'est-à-dire les *Égarements de l'amour*⁵⁷.

Plus particulièrement, la montée du « genre sombre » l'énerve. Aussi approuve-t-il joyeusement *Monsieur Cassandre, ou les effets de l'amour et du verd-de-gris*, comédie de 1775 signée « Doucet, de plusieurs académies », attribuée à Charles-Georges Coqueley de Chaussepierre⁵⁸. Enfin une parution qui dénonce une nouveauté par laquelle certains ont cru pouvoir « divertir les honnêtes gens » lors de spectacles faits pour « *crisper* leurs nerfs » ! Dans une œuvre qui « n'omet aucun des mots techniques par lesquels on est convenu d'exprimer, depuis quelques années, nos sentiments, nos affections », « tout est parodié d'une manière aussi ingénieuse que plaisante ». *Monsieur Cassandre* se présente, rapporte le *Journal de politique et de littérature*, avec une dédicace à une marquise « qui s'est généreusement évanouie à une lecture que l'auteur fit de son ouvrage, il y a deux mois chez Madame la Comtesse de *** ». « Après cette épître *liminaire*, une préface fort savante nous apprend que cette pièce n'a point l'avantage d'être imitée de l'anglais, mais que l'auteur en doit le sujet à Sir James Darkinigt, Anglais, qui s'est cassé la tête l'été dernier, et qui eût été fort loin, sans cela. » L'exposé de l'argument dramatique poursuit dans la même veine. « C'est un père de famille, brûlé d'une flamme adultère, qui, désespéré de voir ses vœux rejetés, conçoit et exécute le projet d'empoisonner son rival qu'il ne connaît pas ; (et quel est ce rival ? son fils, son propre fils !) et qui finit par s'empoisonner lui-même. »

Une polémique occupant La Harpe dans les tout premiers numéros de l'*Esprit des journaux*, en 1772, met en lumière une autre nouveauté venue d'Angleterre — non sans paradoxe, puisque son adversaire, cette fois, le dépasse en répulsion à l'égard de l'expression

échevelée de « sentiments exaltés ». Celui auquel va l'opposer un duel sans merci est Jean-Marie-Bernard Clément, auteur de *Nouvelles observations critiques sur différents sujets de littérature*⁵⁹. On lit dans le périodique liégeois :

Le succès des Nuits d'Young, dit M. Clément, est un de ces prodiges littéraires qu'aura peine à comprendre la postérité, et qui n'est concevable que pour ceux qui ont examiné le goût de notre siècle, et l'influence de la littérature anglaise sur la nôtre.

Dans quel genre de poésie sont les Nuits d'Young ? Ce n'est pas un poème, ce ne sont point des odes, des élégies, des épîtres, quoique adressées à différentes personnes : on n'écrit pas à quelqu'un pour apostropher continuellement les astres, le ciel, les morts et les ténèbres. Qu'est-ce que c'est donc ? « Un mélange confus de tous les tons et de tous les genres, une rhapsodie lugubre, où le lyrisme est à côté du syllogisme ; où le poète devient tout à coup théologien, et prêche dans toutes les formes ; où le sublime le plus haut est voisin du familier le plus commun ; où les idées les plus sages sont revêtues souvent des expressions les plus extravagantes. »

Et Clément de citer un petit nombre d'images « qui reviennent sans cesse dans le même cercle » : « *la création qui dort ; la nature qui fait une pause, c'est la cloche funèbre qui sonne la dernière des heures ; la nuit solitaire qui est l'image de la mort, qui étend son crêpe, et dont les nuages et les ombres composent l'immense draperie de sa robe éclatante...* » Une clarté toujours « mélancolique », « pâle et triste », baignant les « malheurs de l'espèce humaine » : « *C'est toujours la mort qui est la souveraine propriétaire des êtres ; (...) c'est toujours le drap mortuaire, la tombe, les vers, la poussière, la pourriture, l'éternité, la nature, qui tantôt est une table rase, tantôt un livre que les hommes ne lisent que par feuillets détachés, etc.* »

Voilà le poète Young, borné par le choix de son sujet, à un cercle étroit de peintures nocturnes, et par conséquent très monotone et très ennuyeux. (...) Telle est la tournure ordinaire des sarcasmes

anglais. Cette misanthropie est devenue très commune dans nos écrits, où elle remplace la plaisanterie fine et naïve. Cette misanthropie domine dans les ouvrages éloquents de M. Rousseau de Genève ; c'est elle qui lui a dicté cette phrase digne de Timon : « Les laquais sont l'espèce d'homme la plus méprisables *après leurs maîtres*. »

Les réactions aux diktats de Clément n'allaient pas manquer. Le ton en est donné dès l'article qui suit celui sur les *Nouvelles observations*, où le *Journal des savants* déplore chez le critique un goût qui « n'est pas encore parvenu à sa maturité⁶⁰ ». La Harpe exécutera Clément en démontant méthodiquement son affirmation hasardeuse à propos des « systèmes nouveaux qu'on a bâtis dans la littérature », lesquels accorderaient notamment la préférence à Voltaire sur Racine. La Harpe renverra à une *Satire* de son adversaire *sur les abus du luxe*, dont il juge les vers « plats et prosaïques, tout à fait insipides⁶¹ ».

Étranges citoyens d'Albion, qui prennent avec la mort tant de libertés, tandis qu'ils se montrent si soucieux du prix de la vie animale. Nul pays, en effet, qui ait produit davantage d'écrivains amis des bêtes. *L'Esprit des journaux* rappelle que Hogarth, l'artiste britannique le plus souvent cité, « avait fait graver une estampe d'après ses dessins, dans laquelle il avait représenté avec une énergie étonnante, les divers tourments qu'on fait éprouver aux animaux ». « Peu de temps après, un bon homme voyant un charretier brutal fouetter impitoyablement ses chevaux, lui dit, touché de compassion : *Misérable ! tu n'as donc pas vu l'estampe d'Hogarth ?* » Cette série de gravures — les *Quatre étapes de la cruauté* — pourrait avoir influencé un conte publié en 1784 dans *l'Esprit des journaux* par un oublié de la littérature liégeoise, Charles Millon : le *Conte moral, tiré de l'anglais*⁶².

À la litanie morbide de Young fait d'une certaine manière écho le « ton frénétique » d'une œuvre allemande. J. De Decker a consacré une de ses lectures, lors de notre colloque, à la réception du *Werther* de Goethe. Il nous faut y revenir pour inscrire ses observations dans le tableau des littératures européennes que dresse *l'Esprit des journaux* pour la courte période considérée.

La Harpe avait d'emblée formulé dans la *Correspondance littéraire* les réserves qui seront développées dans le *Journal de politique et de littérature* puis reprises par l'*Esprit des journaux*⁶³. « Il est vrai que nous avons reproché aux Allemands une prolixité de style, une surabondance de détails minutieux qui produit la monotonie et prouve le défaut d'invention. (...) Les Allemands croient qu'il suffit de peindre au hasard tout ce qu'on rencontre ; non, il faut choisir son objet et faire un tableau. » Les journaux retrancheront seulement de la formulation initiale une incise : « Ces défauts se retrouvent dans le roman de M. Goethe, qu'on nous représente comme le plus grand génie de l'Allemagne, après M. Klopstock. » Un récit « dénué de situation et d'événement », réduit au « développement d'une passion malheureuse », dans un style « vague et décousu » : l'œuvre se sauve *in extremis* de l'ennui par la dernière entrevue de Werther et de Lotte, « vivement tracée et remarquable par des circonstances heureuses ». Mais à nouveau, quel est donc cet attrait morbide qu'exercent le suicide et le « désespoir d'un homme qui a le transport au cerveau » ? « Il grince des dents : au lieu d'intéresser, il fait peur. » Toute la différence est là : le Français attend de la « tendresse », du « touchant » dans l'évocation de l'amour, de sorte qu'il ne pourra lire quelques extraits « sans partager l'attendrissement du jeune Werther » ; l'Allemand porte quant à lui sa sensibilité vers les troubles et les tempêtes du moi.

Concluons. On a vu s'exprimer l'idéologie ou la politique dans les jugements portés par Fréron sur Mercier ou par le voltairien La Harpe sur un chéri de l'*Année littéraire*. On peut croire que d'autres comptes rendus de l'*Esprit des journaux* font également apparaître les différences de l'esprit national comme dans le cas du « genre sombre » ou de Goethe, malgré la relative neutralité dans laquelle veut se cantonner le périodique.

Sur la toile de la *Weltliteratur*, ou de la « littérature-monde » de Le Clézio, la presse projette à la fois le distinctif et le commun des cultures respectives. On espère que le type de colloque auquel invite ici le périodique bruxello-liégeois dessinera, au-delà de ces diversités, quelques éléments de la formation du patrimoine intellectuel, scientifique et artistique constitutif de notre modernité.

NOTES

1. On se limitera pour l'essentiel, dans ce qui suit, à ce qu'on peut considérer comme la période proprement liégeoise du périodique, c'est-à-dire celle qui s'étend de sa fondation principautaire, en juillet 1772, à décembre 1782, moment où apparaît comme adresse principale et internationale celle du Parisien Valade, « rue des Noyers, vis-à-vis Saint-Yves ». Le premier numéro sortit donc de presse sous l'adresse de Liège, « De l'Imprimerie de J. J. Tutot », qui donna le journal jusqu'en juin 1773, après quoi celui-ci connut une période indécise d'impression à Bruxelles, sous la protection de Charles de Lorraine, avant de revenir à Liège. Le mouvement typographique général, qui allait transporter de Liège à Bruxelles, au XIX^e siècle, la capitale « belge » de l'édition, atteignit l'*Esprit des journaux* dès la fin du XVIII^e, à partir de 1797. Le périodique allait survivre à Bruxelles jusque 1818. Pour les références des comptes rendus parus dans celui-ci, on voudra bien se reporter à l'inventaire établi par M. Collart sur le site www.gedhs.ulg.ac.be. Sur l'histoire externe du journal, voir : Ph. Vanden Broeck, « L'Esprit des journaux », *Dictionnaire des journaux (1600-1789)*, dir. J. Sgard, Paris-Oxford, Universitas-Voltaire Foundation, t. I, 1991, p. 396-397 ; P. Gilissen, « Jean-Jacques Tutot, imprimeur, libraire et éditeur au pays de Liège à la fin du XVIII^e siècle », *L'Encyclopédisme au XVIII^e siècle. Actes du Colloque organisé par le Groupe d'étude du XVIII^e siècle de l'Université de Liège (Liège, 30-31 octobre 2006)*, éd. Fr. Tilkin, Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, Fascicule CCXCVI, Diffusion Genève, Droz, 2008, p. 213-230. J. Proud a consacré à « The publishing history of l'Esprit des journaux » le chap. II de sa thèse inédite sur *L'Esprit des journaux (Liège, Bruxelles, 1772-1818)*, Univ. of Exeter, 1990, p. 60-94, dont elle a bien voulu nous communiquer un exemplaire. Certains de ses éléments sont repris dans « La fiction devant la révolution : le témoignage de l'Esprit des journaux », *Journalisme et fiction au 18^e siècle*, éd. M. Cooke et A. Jourdan, Bern, Lang, 1999, p. 51-62, qui porte essentiellement sur la période révolutionnaire. Sauf contre-indication, nos références à J. Proud concernent la thèse. L'auteur n'a malheureusement pu participer au colloque de l'Université de Liège, ce que nous regrettons vivement.
2. Voir la réplique très argumentée de J. Ehrard, *Lumières et esclavage. L'esclavage colonial et l'opinion publique en France au XVIII^e siècle*, Bruxelles, André Versaille Éditeur, 2008.
3. Paris, Grasset, 2008.

4. Je remercie Monsieur Roland Mortier d'avoir relu la présente communication en y apportant ses remarques toujours éclairantes.
5. Sénèque, *Entretiens ; Lettres à Lucilius*, éd. P. Veyne, Paris, Laffont, 1993, p. xl-xliii.
6. Respectivement : *EdJ*, 30 avril 1774, t. X, partie II, p. 108-113 ; 15 déc. 1772, t. VI, partie I, p. 19-28 ; février 1777, p. 27-33 ; avril 1778, p. 56-61 ; oct. 1776, p. 171-176. Comme l'écrit J. Proud, p. 128 : « Le profil critique de l'*Esprit des journaux* reflète pour l'essentiel celui de la majorité de ses contemporains, en dépit de son caractère particulier de compilation. En accord avec les préceptes qui étaient alors acceptés, la majorité de ses comptes rendus montrent que leur auteur (ou la voix qui amalgame les différents auteurs rassemblés par l'*Esprit*) a choisi de ne passer en revue que la meilleure littérature produite à l'époque, et toujours, en plus, de mettre en évidence autant d'aspects positifs de l'ouvrage qu'il est possible. Ainsi, le plus grand nombre de livres recensés reçoivent une appréciation franchement favorable de la part du journaliste. Dans l'ordre de fréquence, la forme d'article qui vient ensuite ne contient aucun véritable jugement de l'ouvrage soumis à la critique, se bornant à informer le lecteur du contenu, du style et souvent du contexte social ou historique du livre considéré, mais sans discussion de ses mérites relatifs ; c'est l'extrait du XVIII^e siècle dans sa forme la plus pure. »
7. *Bibliographie des œuvres de Jean-François de La Harpe*, Oxford, The Voltaire Foundation, Studies on Voltaire and the eighteenth century 181, 1979. Ainsi, l'ouvrage de Delacroix figure dans l'« Appendice C. *Journal de politique et de littérature* », sous l'indice D319, p. 291 : *Journal de politique et de littérature*, 15 déc. 1776, iii, p. 544. Le *Journal de politique et de littérature* était aussi dit *Journal de Bruxelles*, par référence à son adresse typographique, mais il était édité à Paris par Panckoucke et imprimé par Clousier. On conserve ici pour l'essentiel le mode de références utilisé par Todd pour celui-ci et le *Mercure de France*.
8. *EdJ*, oct. 1772, t. IV, p. 50-60.
9. Il est en tout cas différent de celui de La Harpe que publiera le *Mercure de France* en déc. 1772, p. 75-94.
10. J. Proud envisage dans une section particulière les « Articles with no source » (p. 111 *sqq.*). Une fois mis à part ce qui ne réclamait pas la signature d'un auteur, comme les notices bibliographiques, ou ce qui résulte d'une erreur technique, reste d'abord « une proportion relativement limitée » de contributions fournies par des lecteurs — « lettres, courtes histoires, essais et parfois aussi de la poésie » — soumises au journal en réponse à tel article ou à l'invitation que celui-ci leur adresse « réguliè-

rement à partir de 1774 ». À cette catégorie appartiennent certaines des interventions relevées par A. Body dans sa « Table de l'*Esprit des journaux* en ce qui concerne la principauté de Liège », *Bulletin de la Société des bibliophiles liégeois*, 2, 1884-1885, p. 119-136. Vient ensuite la part de recensions due aux éditeurs du journal : catégorie qui regroupe sans doute « un grand nombre des contributions sans revendication d'attribution », mais où « aucune indication d'auteur n'est jamais fournie ». « Certains détails au sujet des auteurs d'articles peuvent être tirés de l'enseignement des archives. » Ainsi en est-il de la référence à une notice « de la vraie Philosophie », reconnue comme due à sa plume par l'abbé Coster, dans un document de censure de Bruxelles, en 1774. De manière contrastée, « Lignac ne considérait pas la rédaction de comptes rendus comme faisant partie de son travail éditorial », tandis que « son successeur Rozin ne se montrait pas peu satisfait d'apporter de cette manière sa contribution ». Voir encore : M. Florkin, « Lignac à Liège », *Revue médicale de Liège*, 11/8, 1956, p. 235-245 ; reprod. dans *Un prince, deux préfets. Le mouvement scientifique et médico-social au pays de Liège sous le règne du despotisme éclairé (1771-1850)*, Liège, Vallant-Carmagne, 1957.

11. J. Proud, « Editorial policy », p. 134 *sqq.* ; « The testimony of the journal: Ideological content in 1772 », p. 136 *sqq.* ; sur les références à l'anti-philosophisme, p. 139 *sqq.* ; « Specific examples of editorial intervention », p. 141 *sqq.* (sur les références à l'*Année littéraire*, au *Journal ecclésiastique*, au *Journal encyclopédique*, aux *Éphémérides du citoyen*, etc.).
12. Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1983, t. III, p. 399.
13. *EdJ*, juin 1777, p. 113-123. On mentionnera désormais dans la langue de l'original et d'après le compte rendu de l'*EdJ* le titre de l'ouvrage concerné, ainsi que la traduction française donnée par le périodique. J. Proud note que l'*EdJ* ne mentionne que 14 sources périodiques différentes pour 1772, soit pour ses six premiers mois d'existence, « sans référence à des journaux italiens ou allemands » et avec deux renvois seulement à la presse britannique, la *Monthly Review* et le *Gentleman's Magazine*. La liste des journaux cités en 1780 atteint 42 mentions et 52 en 1789. La référence aux sources disparaissant en 1794 (p. 103 *sqq.*). Voir notre « De la *Critical Review* à l'*Esprit des journaux*. L'apport de l'information anthropologique anglaise de 1772 à 1789 », à paraître dans *France, Grande-Bretagne, Irlande : Transferts culturels et parcours des savoirs au siècle des Lumières*, colloque organisé les 18-20 septembre 2008 par le Laboratoire de recherche sur les cultures anglophones (LARCA) de l'Université Paris Diderot. Sur les *Effeméridi*, voir J. Proud, p. 115.

14. Voir notre « Un diplomate-philosophe : le chevalier de Heusy », *Les Wallons à Versailles*, dir. C. Carpeaux, La Renaissance du Livre, 2007, p. 89-97.
15. *EdJ*, sept. 1779, p. 178-83 (d'après la *Monthly Review* et la *Gazette universelle de littérature*) : *Agriculture considered as a Moral and Political Duty, etc. L'agriculture considérée comme un devoir moral et politique, dans une suite de lettres adressées à Sa Majesté, et recommandées à la lecture et à l'attention de tous les gentilshommes qui ont des terres dans l'étendue des trois royaumes.*
16. *EdJ*, août 1778, p. 71-90 (d'après la *Monthly Review*) : *Observations on the Means of Exciting a Spirit of National Industry, etc. Sur les moyens d'exciter un esprit d'industrie nationale ; principalement destinées à faire fleurir l'agriculture, le commerce et les manufactures d'Écosse.*
17. *EdJ*, 30 déc. 1774, t. VI, partie II, p. 115-127 (d'après le *Journal encyclopédique*) : *L'agriculture réduite à ses vrais principes.*
18. *EdJ*, janv. 1776, p. 100-103 (d'après la *Gazette universelle de littérature*) : *Der philosophische Kaufmann, etc. Le Marchand philosophe par l'auteur du Paysan philosophe.*
19. C'est en tout cas l'hypothèse avancée par le bibliographe Barbier.
20. *Der Herrn Tissot und Rosenstein Abhandlungen von der Natur und Cur der Kinderblattern*, Langensalza, J.C. Martini, 1768. Titre de la première partie : *Herrn S.A.D. Tissot, Abhandlung... nach der dritten Ausgabe aus dem Französischen übersetzt von Herrn Dr. Hirzel*. On a résumé ailleurs les éléments du réquisitoire de Tissot : « excès de travail », « épuisement », courte durée de vie due à un « tempérament ruiné » par des conditions de vie insupportables. Comment éviter « langueur », « pleurésie », ou les « maladies putrides » quand on vit, témoigne Tissot, dans des chambres dont certaines « renferment, jour et nuit, le père, la mère, sept ou huit enfants et quelques animaux » ? Comment rendre des enfants « sains et vigoureux » quand on les contraint à un « travail précoce », à « porter des fardeaux au-dessus de [leurs] forces », alors qu'ils « ne devraient être occupés que de jeux » ? (*Le marché de la lecture dans la Gazette de Liège à l'époque de Voltaire. Philosophie et culture commune*, Liège, Vaillant-Carmanne, 1995, p. 92-95 ; Liège, Môriane, 2009, en ligne sur www.gedhs.ulg.ac.be).
21. J. Proud, « Appendix 2 », p. 200 *sqq.* On touche ici à l'une des difficultés du classement par matière ou genre des articles parus dans l'*EdJ*, comme dans d'autres périodiques des Lumières. J. Proud consacre d'utiles pages, au chapitre sur « The general content of the journal » (p. 95 *sqq.*), aux rubriques et catégories sous lesquelles se présentent les recensions. « Quand le journal apparaît en juillet 1772, il contient trois sections, “ Meilleurs

livres », « Notices littéraires » et « Annonces des livres nouveaux ». » Ces premières livraisons offrent « une couverture complète du large éventail de thèmes intéressant le lecteur contemporain, la relative popularité de ceux-ci se trouvant également reflétée dans le journal ». Comme ailleurs, « les ouvrages de théologie et de jurisprudence apparaissent beaucoup moins fréquemment que les *belles-lettres*, l'histoire moderne, la littérature de voyage et les sciences ». Celles-ci, pour les six premiers mois du journal, se partagent de même que les « lettres » à peu près un tiers de la matière mise en compte rendu. Mais ces deux domaines se chevauchent plus d'une fois. Comme on le verra plus loin à propos de la polémique entre La Harpe et Clément, le genre hybride de la « poésie savante » constitue aussi un des genres en ascension au XVIII^e siècle. Au demeurant, la présentation de travaux scientifiques revêt en général une forme censée les rendre relativement accessibles à un assez large public, de même que dans les périodiques que l'on peut considérer comme « spécialisés ». J. Proud donne comme exemple l'emprunt à l'*Encyclopédie militaire*, à propos de l'*Art militaire des Chinois*, qui trouve non seulement un écho dans le *Journal des savants* ou le *Journal encyclopédique*, mais aussi dans l'*Année littéraire* ou les *Éphémérides du citoyen* (p. 118 ; voir R. Comoth, « L'image de la Chine dans le *Journal encyclopédique* et l'*Esprit des journaux* », *La Vie wallonne*, 57, 1983, p. 94-108). L'intention vulgarisatrice déterminerait aussi une différence avec les principaux prédécesseurs de l'*EdJ*, le *Journal des journaux* et le *Littérateur impartial*. Ceux-ci « ajoutent de la valeur au matériel spécialisé qu'ils transmettent en complétant la présentation par leurs propres commentaires, leurs critiques et leurs appréciations qui témoignent qu'ils ont effectivement lu les œuvres concernées et qu'ils en connaissent un morceau sur le sujet en discussion. Au contraire, les éditeurs de l'*EdJ* donnent clairement plus de prix à la possibilité d'inclure une plus large sélection d'articles plus courts, accordant peut-être un plus grand degré d'intérêt à leur manière de travailler qu'à une discussion détaillée et érudite. Le fait que l'*EdJ* survécût si longtemps à ses prédécesseurs constitue peut-être aussi le signe qu'il avait correctement évalué les goûts de dilettante du lecteur contemporain, et l'exact degré de spécialité et de détail que celui-ci était disposé à tolérer dans une publication de cette nature » (p. 119). Voilà qui est finement observé. Les informations générales sur l'évolution des rubriques du journal sont reprises dans J. Proud, 1999.

22. *EdJ*, mars 1776, p. 123-140 (d'après le *Journal de politique et de littérature*, le *Journal encyclopédique*, la *Gazette universelle de littérature* et l'*Année littéraire*).

23. *EdJ*, mai 1775, p. 92-101.
24. On peut s'étonner que, dans le palmarès des mots-clés établi par J. Proud (voir note 10), l'éducation, si elle obtient une note de fréquence remarquable (110), se présente sous la sous-catégorie de l'« éducation de la royauté » (p. 202).
25. *EdJ*, oct. 1776, p. 3-29 ; nov., p. 3-32 ; déc., p. 3-32. On n'attendra pas du célèbre journal jésuitique de l'abbé Grosier et de Fréron une appréciation favorable. « Le seul aspect de cette Encyclopédie m'épouvante », écrit le rédacteur de l'*Année littéraire*. Condillac ? « Grand Philosophe, Métaphysicien profond, célèbre Académicien ; avec tous ces titres, on peut encore ennuyer ses lecteurs : le talent d'embellir la raison est si rare. » On espérait que l'auteur « aurait daigné descendre des régions intellectuelles ». Au lieu de cela : une manière de « s'appesantir longuement sur tous les détails minutieux de la grammaire », « de ne faire que ressasser ce que tant d'autres Écrivains ont déjà dit avant lui », etc. Sur l'utilisation de sources diverses par l'*EdJ*, voir le chapitre de J. Proud sur « The confrontation of differing literary appreciations », p. 120 *sqq.*
26. *EdJ*, juill. 1781, p. 169-176 (d'après le *Journal politique, civil et littéraire, ouvrage périodique, pour servir à l'histoire du dix-huitième siècle*). Le catalogue de la Bibl. nat. de France ne connaît qu'un exemplaire se présentant la même année sous l'adresse parisienne de Ballard.
27. *EdJ*, sept. 1772, p. 128-130 (d'après les *Éphémérides du citoyen*). Pour le reste, l'*EdJ* aligne une impressionnante série de mises en cause de l'esclavagisme, qui reflète une forte commotion de l'opinion publique.
28. *EdJ*, juin 1775, p. 15-24 : « sans nom de lieu, ni d'imprimeur, sans dédicace, préface, ni table des matières ».
29. On a traité ailleurs de ce sujet à propos du *Journal encyclopédique*, dont la première livraison recensait en 1757 l'*Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine* de Charles-Augustin Vandermonde. Voir *Le cri du public. Culture populaire, presse et chanson dialectale au pays de Liège (XVIII^e-XIX^e siècle)*, Bruxelles, Le Cri, 2003, p. 33-45.
30. *EdJ*, févr. 1777, p. 67-77 (d'après la *Gazette salulaire*, les *Affiches et annonces de Paris* et le *Journal encyclopédique*).
31. J. Proud, p. 201 *sqq.*, attribue une note de fréquence favorable aux mots-clés *childbirth* (17 références) et *children* (14), mais une part de l'intérêt voué à la santé des enfants figure sans doute sous les rubriques « inoculation » (20) et surtout « médecine » (319).
32. *EdJ*, mai 1777, p. 63-74.
33. *EdJ*, 15 févr. 1774, t. VIII, partie I, p. 3-14 ; *Mercur de France*, janv. 1774, i, p. 101-135 (Todd, *op. cit.*, A48, p. 243).

34. *EdJ*, mai 1775, p. 54-65 : *Avis aux femmes enceintes et en couches, ou traité des moyens de prévenir et de guérir les maladies qui les affligent dans ces deux états : traduit de l'anglais (...) ; et augmenté d'un traité sur l'allaitement maternel. Par M.***, docteur en médecine.*
35. *Littérature française. Le XVIII^e siècle. II. 1750-1778*, Paris, Arthaud, 1977, p. 103.
36. *EdJ*, 30 nov. 1774, t. V, partie II, p. 131-137.
37. Le débat suscité à cette occasion a été remis à l'ordre du jour par l'exposition Fragonard, qui s'est tenue à Paris au Musée Jacquemart-André d'octobre 2007 à janvier 2008.
38. Voir R. Mortier, « Le siècle des Lumières aux pays de Liège, de Namur et de Hainaut », *La Wallonie. Le pays et les hommes. Lettres, arts, culture*, dir. R. Lejeune et J. Stiennon, t. II, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1978, p. 87-90. Une note infrapaginale, chez J. Proud, souligne « l'importance de la poésie à Liège », laquelle « occupa une place importante dans le renouveau culturel du pays » (p. 98).
39. *EdJ*, mai 1778, p. 102-111 (d'après le *Journal de Paris*, les *Affiches et annonces de Paris* et le *Journal de politique et de littérature*). J. Proud souligne « l'appréciable introduction », parmi les sources journalistiques utilisées, du *Journal de Paris*, le premier quotidien français, qui devient le plus fréquemment référencé en 1779 (p. 104).
40. *Journal de politique et de littérature*, 25 mars 1778, i, p. 408-413 ; *Correspondance littéraire*, 1820 – Genève, Slatkine, 1968, t. II, lettre 82, p. 17.
41. Il ne nous est pas actuellement possible de dire si la critique vient du *Journal de Paris* ou des *Affiches et annonces*.
42. *Littérature française. Le XVIII^e siècle. II. 1750-1778, op. cit.*, p. 106.
43. *EdJ*, sept. 1775, p. 58-69 ; *Journal encyclopédique*, sept. 1775, p. 282-292.
44. Voir sur ce type d'édition le *Supplément*, malheureusement toujours inédit, à la *Bibliographie liégeoise de X. de Theux pour le XVIII^e siècle. Première partie* de Ph. Vanden Broeck.
45. Qui n'a malheureusement pas pu en fournir une autre copie que celle disponible sur le site Internet de l'Institut royal du Patrimoine artistique.
46. Sa version de « Dibutade inventant la peinture » est aujourd'hui conservée au Getty Center de Los Angeles.
47. Fr. Dehousse, P. Pacco, M. Pauchen, *Léonard Defrance, l'œuvre peint*, Liège, Éd. du Perron, 1985, n° 190.
48. Madame Th. Malengreau a accepté, en dernière minute, d'évoquer rapidement le sujet.
49. *Correspondance littéraire, op. cit.*, t. I, lettre 77, p. 506.

50. Comme l'écrit J. Proud, l'*EdJ*, dans les chroniques de scène, « fournit l'intéressante évidence de la disparité qui existait au XVIII^e siècle, comme aujourd'hui, entre la critique et l'appréciation populaire d'une œuvre » (p. 96).
51. *EdJ*, 30 mai 1774, t. XI, partie II, p. 147-155.
52. On peut aujourd'hui entendre — et même voir sur YouTube — l'interprétation de l'aria « Naissantes fleurs » par la soprano malmédienne S. Karthäuser. L'extrait est tiré du film d'Ol. Simonnet, *La petite musique de Marie-Antoinette* (2006).
53. *EdJ*, juillet 1777, p. 279-280.
54. Si « M. Marmontel a fait peu de changements dans les paroles de cet opéra », Grétry en a opéré dans la musique : « il a approprié un rôle, chanté autrefois par une basse-taille, pour le Sieur Legros, haute-contre célèbre ; il a supprimé l'ancienne *Ouverture*, pour y substituer celle des *Mariages samnites* ».
55. *EdJ*, janv. 1778, p. 3-21 (d'après le *Journal de politique et de littérature*, le *Journal encyclopédique*, le *Mercure de France* et la *Gazette universelle de littérature*) ; *Journal de politique et de littérature*, 25 juill., 1777, ii, p. 538-544.
56. *EdJ*, avril 1778, p. 301-305 (d'après le *Journal des théâtres*, le *Mercure de France*, les *Affiches et annonces de Paris* et le *Journal de Paris*). Il y aurait à démêler la part prise par la référence à l'article de La Harpe paru dans le *Journal de politique et de littérature* du 5 mars 1778, i, p. 308-309 (Todd, *op. cit.*, A363, p. 305).
57. *EdJ*, déc. 1776, p. 116-128 ; *Mercure de France*, 15 août 1776, ii, p. 515-518 (Todd, *op. cit.*, A307, p. 286).
58. *EdJ*, mai 1775, p. 92-101 ; *Mercure de France*, déc. 1774, p. 107-118 (Todd, *op. cit.*, A60, p. 246). Voir *Paradrames : parodies du drame*, éd. M. de Rougemont, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 1998.
59. *EdJ*, juill. 1772, t. I, p. 85-90.
60. *Ibid.*, p. 90-94, à propos de la traduction de l'*Illiade* par Guillaume Dubois de Rochefort.
61. *Ibid.*, p. 103-III.
62. J. Proud note à ce propos : « Les premières livraisons du journal comportaient un certain nombre de courts ouvrages de fiction, en prose ou en vers ainsi que de brefs essais et des lettres sur différents sujets en rapport avec les lettres et humanités. Avant 1775, de tels ouvrages étaient toujours mélangés avec les comptes rendus critiques sous la rubrique générale de " Meilleurs livres ", une fausse classification dans la mesure où la majorité de ces courtes œuvres n'avaient jamais été publiées de

façon indépendante. Avec le changement éditorial de 1775, ce matériel reçut ses propres sections, sous l'intitulé de "Mélanges" et de "Poésies fugitives". » On est dès lors fondé à mettre en évidence « la popularité croissante » d'un genre comme la poésie, parfois considéré comme relevant du troisième rayon par l'histoire littéraire en raison de l'absence de « connexion immédiate » avec la philosophie, les sciences ou la « politique contemporaine ». Le terme *poésie* devient ainsi celui qui recueille le plus grand nombre d'occurrences (571) dans la classification de mots-clés utilisés dans la base documentaire (J. Proud, « Appendix 2 », p. 205). Dans la mesure où « la forme périodique est particulièrement adaptée à la publication d'œuvres brèves », la production de certains auteurs pouvait se trouver réservée à des journaux, de sorte que ceux-ci constituent parfois la source principale, et quelquefois la seule, offrant une image de certains pans d'activité. Tel paraît être le cas des dialogues des morts de La Dixmerie, en ce qui concerne l'*Esprit des journaux* et le *Journal encyclopédique*. Voir N. Masson, *La poésie fugitive au XVIII^e siècle*, Paris, Champion, 2002. « La séparation de la poésie et des "mélanges" par rapport aux recensions d'ouvrages », ajoute J. Proud, « a marqué en 1775 le début d'une claire et importante distinction dans le journal entre les comptes rendus d'ouvrages publiés ou portés à la scène et la reproduction d'un matériel original — essais, lettres, poèmes et courtes histoires — imprimé sans commentaire critique ». Ainsi apparaissent cette année-là quatre nouvelles rubriques, significatives des intérêts du public, comportant des œuvres originales : les « Traits de bienfaisance », la section intitulée « Histoire naturelle, physique, chimie et botanique », une autre sous l'étiquette « Médecine, chirurgie » et une dernière embrassant « Agriculture, économie, industrie, commerce ».

63. *Correspondance littéraire*, op. cit., t. I, lettre 79, p. 513-515 ; *Journal de politique et de littérature*, 5 janv. 1778, i, p. 41-46 ; *EdJ*, mars 1778, p. 91-100 (d'après le *Journal de politique et de littérature*, le *Journal de Paris* et les *Affiches et annonces de Paris* ; Todd, op. cit., A357, p. 304). Voilà un roman, avait noté La Harpe dans la *Correspondance littéraire*, dont le titre français est bien curieux, puisqu'il n'y est question « que d'une seule passion, et la plus exclusive qu'il soit possible ». « Un Allemand fort lettré, établi à Paris et sachant très bien notre langue, m'a assuré que ce titre français est un contresens, et que le texte allemand dit *les souffrances* et non pas *les passions*. »